

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 15 de chaque mois)
France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.
Étranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport » (NAPOLEON).

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 67-44, 67-45
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS

Le prince Alexandre de Serbie reçoit les lycéens de Paris



On sait que le prince Alexandre a reçu en audience une délégation d'élèves de nos lycées et collèges conduite par le proviseur du lycée Condorcet, M. Chacornac. Ces jeunes gens venaient présenter au régent de Serbie la maquette de l'épée d'honneur ciselée par l'orfèvre André Fallze, dont nous avons déjà publié la reproduction. Sur la lame de cette belle arme sera gravée cette devise: « La jeunesse de France au chef de l'indomptable Serbie. »

(phot. Henri Manuel.)

Pour sauver notre élevage national

I

La Société d'Encouragement et la Société des Steeple ont mis ensemble une somme de 450.000 francs à la disposition de l'élevage français du cheval de pur sang. Une prime de 300 francs doit être attribuée aux poulainières appartenant à des éleveurs français et remplissant certaines conditions.

Voilà une compatissante et charitable mesure. Malheureusement, elle équivaut à peu près au geste d'un bon génie qui transporterait le lac du bois de Boulogne au milieu de l'Afrique, afin de fertiliser le Sahara. Qu'est-ce donc qu'une somme infime de 300 francs par poulainière pour indemniser les éleveurs des frais considérables que leurs élevages leur ont occasionnés depuis le commencement de la guerre? Leurs poulains n'ont aujourd'hui, à peu de chose près, que la valeur de chevaux quelconques. Le prix dû à la naissance illustre à bien diminué, presque disparu. Les propriétaires d'écuries de courses qui, en temps de paix, achetaient fort cher des poulains bien nés, ne s'en soucient plus. Pourquoi faire en effet? Finalement, ayant pris de l'âge et devenant gras à l'air, les pauvres poulains se congestionnent, tombent malades et sont vendus pour rien. Les éleveurs, peu ou point utilisés, paraissent difficiles à conserver ou se cassent les jambes dans les prairies... Bref, l'élevage ruine l'éleveur.

Le grand éleveur encore subsiste, car il est riche, et peut supporter certaines pertes. Mais les petits éleveurs se trouvent en complète détresse. C'est pure bienfaisance que de leur proposer une prime de 300 francs par poulainière : toutefois il n'y a là qu'une gratification, hélas! trop légère.

Nous possédions, avant la guerre, un magnifique élevage national, égal, certes, à l'élevage anglais, qui passe à juste titre pour le premier du monde. Maintenant cet élevage est entièrement détruit ou va l'être. Longtemps, sinon toujours, nous nous verrons forcés d'acquiescer des chevaux à l'étranger, par exemple en Argentine ou au Canada, pour nos services du temps de guerre et du temps de paix; or, n'appelons point « des chevaux » ce bétail mal construit, dépourvu de courage et de vraie force, vite las, usé tout de suite. Il n'y a que le pur sang qui, croisé avec d'autres races vigoureuses, donne des bêtes solides, durables, ardentes, maniables, bref utiles. Ce pur sang, nous le sélectionnons en excellente et grande quantité; mais à présent, qu'en a-t-on fait? Que devient-il? On ne l'élève plus, voilà qui est du moins certain. Et il en est ainsi, excepté dans les très grands élevages, parce que les éleveurs modestes y perdraient jusqu'à leur dernier sou.

Foin, paille, avoine sont devenus hors de prix. Les lads sont en partie mobilisés, la main-d'œuvre manque. Trois générations, 1913-14-15, bientôt en outre 1916, se trouvent à la charge des malheureux petits éleveurs. Il y a les saillies à payer en fin d'année... Enfin, le désastre, la débâcle.

Une mesure, une seule mesure pourrait aujourd'hui sauver l'élevage de l'agonie, et les petits éleveurs — qui sont légion — de la ruine irréparable : ce sont ces « épreuves de classement » dont on a tant disputé déjà.

On sait ce qu'il faut entendre par épreuve de classement : des courses, mais sans pari-mutuel, bien entendu, et qui seraient données en province, hors de la région parisienne et de la zone des armées, comme sans nul appareil mondain. Il va de soi que tout aspect de fête serait intolérable, odieux même, et que le moindre soupçon de jeu ou de pari soulèverait trop justement la conscience publique, alors que les nôtres se font tuer dans les tranchées. L'on aurait honte d'y avoir seulement songé.

Mais autre chose est une réunion donnée loin de Paris, sans qu'on y joue aucunement, devant un public restreint et dans l'unique intention de sélectionner nos chevaux grâce à des prix de valeur minime, et autre chose les fastueux Autouil et Longchamp de naguère! Personne ne peut même rapprocher ceci de cela.

Si néanmoins, au lieu de gaspiller peut-être un ou deux millions à distribuer de dérisoires aumônes de 300 francs aux propriétaires de poulainières, les puissantes sociétés de courses voulaient seulement consacrer 500.000 francs de prix à des épreuves de classement, ces prix infimes de 2.000 francs, 5.000 francs, 10.000 francs, serviraient de prétexte à faire courir les chevaux, à sélectionner ceux-ci, à faire surgir des animaux de classe ainsi qu'une « plus-value » pour les sujets de choix, enfin à créer un marché, dont bénéficieraient les éleveurs.

Ce marché et cette plus-value prouveraient tellement aux produits de notre élevage, que donner 500.000 francs de prix à des épreuves de

classement reviendrait à distribuer en réalité deux ou trois millions en faveur des éleveurs, et notamment des petits éleveurs, qui ne peuvent plus « tenir » et qu'il faut secourir d'urgence.

Senles, les épreuves de classement empêcheraient notre élevage national de périr complètement. Ces épreuves auront lieu en province, devant deux ou trois cents spécialistes, qui ne loueront point : en vérité, nous appellerions plutôt cela une expérience biologique qu'une distraction!... Nous verrons en d'autres articles que, contre les épreuves de classement, hautement réclamées en vue de sauver notre élevage français, il n'est pas un seul argument qui tienne debout.

Marcel Boulenger.

Ce que l'on dit

En attendant...

La nécessité, pour les Alliés, de se préparer à la guerre économique qui suivra inévitablement la guerre militaire apparaît de plus en plus. Il se confirme que l'Allemagne s'apprête, dès la signature de la paix, à inonder le continent d'une masse considérable de produits vendus à très bas prix, de façon à écraser les industries concurrentes ou à les empêcher de se constituer. Il faut donc que les Alliés se préparent à élever des barrières contre cette tentative.

Cependant, en Angleterre, on voit que les libre-échangistes ne se tiennent pas pour convaincus. Depuis trois quarts de siècle, le libre-échange est, en effet, de l'autre côté du détroit, une religion; et il n'est pas dans les habitudes anglaises de changer d'idées facilement.

On l'a bien vu lors d'un récent débat sur cette question à la Chambre des lords. Lord Courtney, représentant des libre-échangistes, a désapprouvé toute guerre commerciale avec l'Allemagne, tout antagonisme avec le peuple allemand, le commerce, l'industrie et la prospérité de l'Allemagne. Il s'efforce de la présence, à la conférence qui doit se tenir à Paris, de M. Hughes, l'énergique ministre australien, qui y arrivera en effet avec des idées toutes différentes.

Il ne faut pas s'exagérer l'influence de lord Courtney. Mais, d'autre part, on voit qu'il y aura, comme on dit, du tirage.

Ce qui complique la situation est qu'on ne saurait, en tout cas, s'attendre à ce que l'Angleterre mette des droits sur les céréales : le bas prix des denrées nécessaires à la vie est considéré comme indispensable aux intérêts des ouvriers d'usine. Mais alors les électeurs des régions agricoles, qui forment une minorité, mais une minorité encore importante, se désintéresseront de l'affaire. Et d'autre part, le Nord même de l'Angleterre, qui est industriel, est divisé sur la question. Peu à peu les électeurs des régions manufacturières se convertissent à une certaine sorte de protectionnisme. Mais les grands ports et Manchester, qui est le grand marché du coton, résistent...

Il faut, par conséquent, prévoir de nombreuses batailles.

Pierre Mille.

Le directeur d'un grand journal parisien reçoit, il y a quelques jours, de son garçon de bureau, un bulletin de visite portant le nom d'un aviateur très connu, avec cette mention, dans le blanc réservé à l'objet de la visite :

Pour vous f...lanquer des sottises

Justement intrigué, il ordonne : « Faites entrer. » Surgit l'aviateur, en coup de vent, comme il convient à un homme de l'air.

— De quoi s'agit-il, monsieur ?

— Monsieur le directeur, je viens, ainsi que je vous l'ai écrit, pour vous f...lanquer des sottises.

— Ces manières...

— ...Sont très légitimes. Vous avez raconté mes faits et gestes dans votre journal.

— C'est mon droit.

— Pardon! vous avez imprimé que j'étais venu descendre avec mon appareil auprès de Paris. Or, j'étais en balade, sans permission. Et votre indiscretion m'a valu vingt jours d'arrêts.

— C'est regrettable, en effet, consentit le directeur; mais je vais réparer.

Cinq minutes après, un ministre appelé au télé-

phone promettait d'intervenir près le général Roques. Et, le soir, la punition était levée.

Un nid de cigognes met en émoi le conservateur d'un de nos palais nationaux et les commissions artistiques qui exercent une surveillance jalouse sur nos chefs-d'œuvre.

Ce palais et ces cigognes ne sont pas à Paris, mais à quelques lieues de la capitale, au milieu d'un parc splendide.

Donc, les commissions artistiques demandent qu'on démolisse le nid de cigognes qui nuit à l'ensemble harmonieux du frontispice au milieu duquel il a élu gîte. Le conservateur du palais, homme lettré et rêveur, opine au contraire pour qu'on ne dérange pas les voyageuses. Il certifie que les cigognes ne se sont jamais posées avant la guerre sur ce toit royal; que celles-ci viennent sans nul doute de l'Est, d'où le bombardement chasse la gent des oiseaux; qu'elles sont Alsaciennes réfugiées, et, à ce double titre, ont droit à quelques égards.

Cependant, les rapports vont leur train : expertises, contre-expertises, considérations, conclusions, etc. Cette paperasserie durera certainement encore quand sera signée la paix victorieuse...

Alors, les cigognes s'apprêtent à reprendre leur essor vers l'Alsace reconquise... Ainsi tomberont d'accord les commissions artistiques et le conservateur du palais, où n'habitera plus que la concorde.

Il n'y a plus de noctambules, sinon ils aimeraient l'aspect pittoresque des grands boulevards, la nuit. Assurément, les célèbres artères sont désertes, mais au milieu de l'obscurité, reine actuelle de Paris, elles sont demeurées privilégiées. Les becs de gaz ne sont pas seuls à les éclairer : kiosques à journaux, bureaux de police et autres édifices sont tout illuminés et, dans la nuit, leur double file de girandoles bleues, rouges, jaunes — selon les affiches de publicité — fait songer à une fête vénitienne un peu morne.

C'est fort pittoresque; malheureusement, pour jouir de ce spectacle, il n'y a que des ombres noires et des agents.

On recherche des économies, en particulier sur l'éclairage par le gaz. Pensons un peu aux illuminations des boulevards; rien que sur les boulevards Montmartre et des Italiens, qui mesurent ensemble 640 mètres (consultez le Bottin), on en compte 54 !

Voici le terme d'avril, qui succède au poisson et précède de peu les cloches de Pâques. Avant la guerre, ce terme était celui des déménagements par excellence. N'est-ce pas au printemps que les tourtereaux font leur nid ?...

En fut-il de même ces jours-ci ? Nous en doutons fortement. Jamais il n'y eut dans Paris et plus particulièrement dans les quartiers du centre autant d'appartements à louer.

Si nous en croyons les concierges, que nous avons en l'honneur d'interviewer, la location n'a pas donné, mais là pas du tout. Et, cependant, les propriétaires, loin de songer à élever leurs termes, ainsi qu'ils avaient accoutumé de le faire avant la bataille de la Marne, les diminuent sensiblement. On vit tomber à 4.000 francs des appartements dont le loyer était coté 5.000 il y a peu d'années.

Qui donc disait que tout augmentait ?... Le prix du beurre, oui; mais pas celui des loyers. Si bien que, l'autre nuit, j'entendis, en passant sur la Seine, le pont de la Concorde dire à celui des Tuileries :

— Quand donc finira la guerre ?... Je ne loge plus personne la nuit.

— Ni moi non plus, répondit l'autre...

Un Chinois de Paris, dont l'esprit est des plus sagaces, et qui présentement, avec quelques députés, s'occupe d'un grand projet sur lequel il convient encore de faire silence, se laissa prendre hier à la lecture d'un très dramatique récit de guerre qui, tout simplement, avec la perfidie coutumière aux réclames bien faites, s'achevait par une annonce en faveur d'un médicament bien connu.

Ce fin-Extrême-Orientail n'accepta pas sans fureur d'avoir été ainsi mystifié. Et, dans le même jour avec un ancien ministre, il lui conta amèrement sa mésaventure : « Dorénavant, dit-il, j'appliquerai aux articles de langue française, même les mieux signés, un principe de chez nous. Je les lirai en commençant par la fin. »

— Mais... je n'ai jamais fait autre chose, dit l'Excellence en souriant. Nous savons bien tous qu'il suffit, dans la plupart des cas, de lire les dernières lignes d'un rapport officiel ou d'un roman pour le connaître en entier.

Le Veilleur.

Journal d'un neutre

Je ne saurais me priver totalement d'exercice et de grand air : les lois de l'hygiène et celles de mon tempérament me l'interdisent. C'est que j'ai beau passer la majeure partie de mon existence dans un bureau, je suis un fier montagnard, comme disent mes amis parisiens en leur langage peut-être ironique (on ne sait jamais). A la vérité, je n'ai jamais hasardé de dormir la fenêtre ouverte sans me réveiller à l'aube suivante atteint d'un soupçon d'angine. J'y ai donc renoncé. En revanche, je ne manque guère d'entre-bâiller un vasistas, pour accomplir chaque matin les mouvements de la culture physique. J'y trouve plaisir ; mais la solitude m'est importune et je profite des dimanches pour me livrer aux sports dans la compagnie de joyeux drilles. A Berlin, je faisais partie, comme membre actif, d'un *Verein* intitulé *les Coureurs de la Mort*.

Je redoutais de ne pouvoir trouver à Paris une telle institution. En effet, l'un des écrivains de cette contrée que j'estime le plus, parce qu'il est poudré au point même de paraître quelquefois Suisse, M. Hippolyte Taine, reproche aux Français de n'avoir pas l'esprit d'association. Ils ont l'esprit de société, en ce sens qu'ils abusent des malices ; et l'on peut jurer entre parenthèses que je ne manque pas moi-même de cet esprit, puisque voilà que je viens de faire un mot.

Bien donc que désespérant par anticipation d'obtenir dans Paris un groupe sportif, je questionnai à ce sujet ma portière-gérante d'hôtel, qui parut flattée de cette confiance, et me répondit qu'elle en connaissait bien un au besoin, mais n'osait me l'indiquer, par respect, vu que son propre garçon Eugène y était affilié. Je répliquai avec bienveillance à cette brave femme que je ne crains pas de me commettre, et que j'ai une simplicité démocratique. Je lui fis même l'honneur de solliciter le parrainage d'Eugène pour mon admission aux *Bébés du Neuvième arrondissement*. Cette raison sociale m'ayant causé quelque surprise, que je ne sus dissimuler, car je suis de premier mouvement, la mère d'Eugène, toute spontanée, me la justifia sans que j'eusse la peine de lui dire : « Eh ! que signifie ? »

Les jeunes gens qui peuvent en ce moment poursuivre leur éducation sportive et militaire au titre civil sont nécessairement ceux-là que l'on n'a pas enrôlés, savoir des classes postérieures à 17. Il tombe sous le sens ! Je saisis cette occasion pour noter une erreur de l'agence Wolff, toujours autrement si exacte. Elle semble croire, elle croit, puisqu'elle le dit, que les soldats de la classe 17 sont âgés de dix-sept ans : il s'ensuivrait que ceux de la classe 16, préalablement appelée, seraient âgés de seize ans ; ceux des premières classes du siècle seraient à coup sûr incapables de porter les armes, étant à peine sortis de page ou même de nourrice ; et ceux appartenant aux dernières classes de l'autre siècle en seraient plus incapables encore, se trouvant presque centenaires. La France n'en est pas là ! Les recrues de la classe 17 auront vingt ans l'année prochaine, et les prennent cette année-ci. D'où il faut conclure que les *Bébés du Neuvième* sont seulement mineurs de dix-neuf ans.

Cette circonstance d'âge ne me pouvait éloigner de faire une demande, apostillée par Eugène : si je ne suis plus dans ma fleur, j'ai conservé toutefois le caractère primesautier, et je ne répugne pas à la jeunesse d'autrui.

Jamais je ne me pus défendre d'une fierté lorsque je fus ballotté avec avantage dans un cercle, même français, quoiqu'ils manquent, à mon avis, de rubans, coiffures, et autres insignes distinctifs. Dès le premier dimanche matin, je fus impatient de me rendre à notre terrain de jeu, et j'acceptai pour guide Eugène, confus de ma familiarité.

Malgré mon contentement intime, je n'étais pas osérai-je l'avouer ? sans maintes appréhensions. J'ai dit que je ne répugne pas à la jeunesse, mais je sais que cet âge est sans pitié, spécialement en France, et, bien que j'entende la plaisanterie, cela me fait comme un effet nerveux quand on se moque de moi. Je fus tôt sorti d'inquiétude. Ces enfants, mes camarades, me ravirent par leur bonne éducation imprévue, et me témoignèrent même tant de déférence que je jugeai qu'ils en méritaient trop.

Ensuite, j'étais imbu de préjugés sur le mauvais état physique de la race française, et ils me parurent découplés comme gens de chez moi. D'avance, je m'apitoyais sur la mauvaise organisation du sport ; et je vis que tout était organisé mieux qu'en Angleterre, sinon aussi bien qu'en Allemagne ! Enfin, ils jouèrent une partie de football de façon à démentir M. Taine : car ils ne témoignèrent aucune personnalité et intempestive émulation, et ils intégrèrent les efforts individuels en vue de l'idéal commun. Sans pour cela faire abstraction de chaque particulière intelligence, qui ne nuisait pas, comme je m'aperçus, au bout du compte.

C'est aussi comme nous faisons sur les champs de bataille, me dit le père d'un de mes nouveaux camarades. Initiative n'exclut pas discipline, et le mélange ne nous réussit pas trop mal.

Je m'excusai sans répondre ni oui ni non : je suis neutre ; mais, loyalement, j'enregistre.

P. C. C.
Abel Hermant.

LA BATAILLE DE VERDUN

Arrêt prolongé de l'offensive ennemie

La situation est sans changement devant Verdun. Un bombardement de 24 heures n'a été suivi, la nuit dernière, que d'une petite attaque, que nous avons facilement repoussée.

Cette attaque était dirigée contre les positions que nous avons récemment conquises dans le voisinage immédiat du village de Douaumont. Notre avance de ce côté inquiète visiblement l'ennemi. Déjà, dans la nuit du 10 au 11 et la journée suivante, il avait lancé des assauts violents répétés contre nos tranchées, entre Douaumont et Vaux, sans aucun succès.

Un récit officiel, publié par les journaux allemands, avoue que « l'offensive dans le secteur du Nord et dans la Woëvre est pour ainsi dire arrêtée depuis le 10 mars ».

Sur la rive gauche de la Meuse, l'ennemi peut espérer encore, en y mettant le prix, quelques gains de terrain dans nos positions avancées. Puis, quand il sera parvenu, non sans peine, devant nos positions principales, l'offensive là aussi sera « pour ainsi dire arrêtée ».

Pour tenter d'aller plus loin, il lui faudra alors recommencer toute la bataille sur nouveaux frais. Le pourra-t-il ? Le voudra-t-il ? Renoncer à l'offensive contre Verdun, même pour la transporter sur un autre point de notre front, c'est reconnaître un échec incontestable. Y persévérer, c'est courir le risque d'un échec plus grave encore.

Jean Villars.

D'abord d'avis de changer l'heure des députés pensent maintenant qu'il est l'heure de changer d'avis

A son tour, la commission de l'enseignement et des beaux-arts, qui avait tout d'abord conclu à l'adoption de la proposition de M. André Honnorat relative à la modification de l'heure, vient de revenir sur sa décision et de se rallier à l'amendement de M. J.-L. Breton qui donne au gouvernement la possibilité de réaliser par décret la réforme de l'heure.

Par un rapport supplémentaire, distribué hier, M. Malaviale propose à ses collègues de voter le texte suivant :

Jusqu'à la fin de l'année où sera signé le traité de paix, l'heure légale fixée par la loi du 9 mars 1914 pourra être modifiée par un décret rendu en conseil des ministres.

M. l'amiral Bienaimé, qui avait été chargé par la commission du budget de conclure au rejet de la proposition Honnorat, a déposé, d'autre part, un contre-projet ainsi conçu :

Le gouvernement prendra, par voie de décrets ou d'arrêts, toutes mesures utiles, en vue de la meilleure utilisation économique des ressources nationales, pour réglementer les consommations tant publiques que privées, notamment en ce qui concerne les produits ou matières premières provenant de l'étranger.

La proposition, rappelons-le, viendra en discussion mardi. D'ici là...

Le cardinal Mercier à von Bissing

Le cardinal Mercier adresse au gouverneur von Bissing une lettre commençant par un remerciement ironique au gouverneur pour ses conseils d'obéissance au Saint-Siège. Puis le cardinal entre dans la question :

« Souffrez donc que, si nous sommes frappé d'admiration devant l'appareil guerrier qui nous entoure, devant le brillant état-major qu'à l'exemple du roi Saül vous avez attaché à votre personne, nous conservions la liberté entière de notre jugement.

« Cette liberté, dans les heures troublées que traverse notre pays, nous ne pouvons ni ne vou-



Le CARDINAL MERCIER, si souvent photographié — plus souvent, certes, qu'il ne l'eût souhaité — préfère, entre tous ses portraits, celui que nous reproduisons ci-dessus.

lons l'aliéner. Ce faisant, nous resterons le fidèle pasteur de ce troupeau pour lequel Notre-Seigneur a donné sa vie. Nous resterons docile à l'enseignement du noble successeur de Saint Pierre, Sa Sainteté Léon XIII. Dans son Encyclique *Divinum illud*, il nous a dispensé d'obéir aux pouvoirs civils dès que ceux-ci donnent des ordres manifestement contraires au droit naturel et divin. « Si quelqu'un, a-t-il dit avec force, se trouve dans l'alternative d'enfreindre ou les ordres de Dieu ou ceux du Prince, il devra suivre les préceptes de Jésus-Christ et répondre, à l'exemple des apôtres : Mieux vaut obéir à Dieu qu'aux hommes. »

« Agir ainsi, ce n'est pas mériter le reproche d'être désobéissant, car les princes, dès que leur volonté est en opposition avec la volonté et la loi divines, excèdent leur pouvoir et corrompent la justice. Des lors, leur autorité est sans force, parce que là où elle n'est plus juste, elle n'est plus.

« Excellence, votre autorité ne peut donc s'exercer que dans la justice. *Eccce in Justitia regnabit rex*. Dès que le prince sort de la justice, nous ne lui devons plus ni obéissance ni respect, ni attachement. Placé sur le siège archiepiscopal de Malines par la volonté de Dieu, nous ne relevons que de notre conscience et, si, dans la charge de notre saint ministère, nous sommes obligé d'élever la voix, nous croyons suivre l'enseignement prêché par notre Divin Maître : « Rendez à César ce qui appartient à César », car nous vous rendons l'hommage silencieux dû à la force, mais nous conservons fermé à vos entreprises le domaine sacré de notre conscience, dernier refuge du Droit opprimé.

« Belge, nous avons entendu les cris de douleur de notre peuple ; patriote, nous avons voulu panser les blessures de notre pays ; évêque, nous avons stigmatisé les forfaits commis sur nos prêtres innocents... »

« Excellence, nous avons l'honneur... »

Les voyages du cardinal Hartmann
GENÈVE, 14 avril. — La Gazette de Cologne rapporte que le cardinal Hartmann, archevêque de

Cologne, est venu célébrer une messe à Templeuve, près de Lille, dimanche dernier. Toutes les troupes de la division du Rhin, ainsi que les généraux de ce corps y assistaient. Le cardinal a visité ensuite le Palais de Justice de Saint-Quentin, transformé en hôpital.

La Gazette de Cologne, qui rend compte de la cérémonie de Templeuve avec force détails, termine la description de la petite église du village par ces mots d'un cynisme inouï : « Sur les murs de l'église se trouve une statue de Jeanne d'Arc; c'est nous maintenant qui parachevons sa mission. »

La Roumanie, disent les Allemands, n'a conclu avec nous qu'un accord commercial

Zurich. — Les journaux allemands commentent la conclusion de l'accord commercial germano-roumain en termes qui tendent à diminuer ou même à nier la portée politique de cet acte.

L'accord commercial germano-roumain, dit la Gazette de Francfort, n'est qu'une simple entente commerciale ayant pour but de ramener à l'état normal les relations économiques fortement entravées. Il ne faut donc pas attacher une plus grande importance à cet accord.

S'exprimant dans le même sens, le Berliner Tageblatt fait concorder l'annonce du traité avec la publication des commentaires suivants sur l'attitude de la Roumanie :

La Roumanie restera neutre, aussi longtemps que les armées allemandes et austro-hongroises seront victorieuses et que les armées de l'Entente ne remporteront pas de grands succès, soit en Orient, en Occident ou à Salonique, ou si une nouvelle puissance se joignait à la coalition contre les Etats centraux. La Roumanie continue à espérer que les événements militaires tourneront au faveur de l'Entente, et que cela lui donnera l'occasion de réaliser ses désirs nationaux en Transylvanie et en Bukovine.

Les explications officielles des milieux politiques roumains se résument en l'assurance que la Roumanie n'entend aucunement modifier son attitude ni se rapprocher des deux empires, mais qu'elle a le plus pressant besoin d'écouler ses stocks de céréales et de se pourvoir de matières premières pour l'industrie. Selon ces allégations, l'accord conclu serait dépourvu de tout caractère politique.

LES AUTRICHIENS SAISISSENT LES NAVIRES D'ESSAD PACHA

VALLONA, 14 avril. — La commission des prises autrichienne de Pola a prononcé la saisie du voilier à moteur albanais Fiore-Albania. Les considérants du jugement portent :

« Bien qu'il n'y ait pas eu de déclaration de guerre entre l'Albanie et l'Autriche-Hongrie, Essad pacha se trouve effectivement en lutte avec la double monarchie. Les navires à son service doivent être considérés comme ennemis. »

LES MENSONGES ALLEMANDS

Les Français ont évacué Salonique pour secourir Verdun

TURIN, 14 avril. — On mande de Zurich à la Stampa :

« Le bruit a été répandu par les journaux allemands, que les Anglo-Français avaient évacué Salonique afin de transporter leurs troupes sur le front allemand. Cette nouvelle a été démentie, mais, maintenant, ces mêmes journaux insistent en affirmant que l'évacuation avait été exigée par M. Skouloudis. »

« Le Berliner Tageblatt après avoir reproduit cette information fantaisiste, assure que les agitations vénizélistes accentuent chaque jour davantage des tendances révolutionnaires et anti-dynastiques. »

Les Allemands quittent la Galicie pour Verdun

PETROGRAD, 11 avril. — Partout, sur le front russo-autrichien, on constate que les troupes allemandes ont été remplacées dans ces derniers temps par des Autrichiens, la plupart des Allemands ayant été envoyés sur le front de Verdun.

VOLTAIRE précurseur de BOUCHARD

L'illustre médecin professait que les indigestions sont des intoxications. Voltaire avait déjà dit : « toute indigestion est un empoisonnement. » Or, l'auto-intoxication alimentaire est un des facteurs de la goutte dont Vittel-Grande-Source constitue le traitement par excellence.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Vendredi 14 Avril (621^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — Sur la rive gauche de la Meuse, bombardement violent, au cours de la nuit, de nos premières lignes à l'ouest de la cote 304.

Sur la rive droite, les Allemands ont déclanché hier, en fin de soirée, sur nos positions au sud de Douaumont, une petite attaque qui a été complètement repoussée. La nuit a été relativement calme sauf un bombardement assez vif de la région sud d'Haudromont.

En Woëvre, duel d'artillerie dans le secteur de Moulainville.

Aucun événement important à signaler sur le reste du front.

VINGT-TROIS HEURES. — En Argonne, nos batteries ont été actives dans la région de Saint-Hubert, où des ouvrages allemands ont été endommagés, ainsi que sur les routes et chemins de l'ennemi dans la région Montfaucon-Malancourt.

A l'ouest de la Meuse, au cours de la journée, activité des deux artilleries dans la région du Mort-Homme.

A l'est, bombardement de nos deuxième lignes.

Quelques rafales d'artillerie en Woëvre.

A l'ouest de Pont-à-Mousson, nous avons dispersé des convois sur la route d'Essey à Nonsard.

Aucun événement important à signaler sur le reste du front.

AUTOUR DE LA BATAILLE

L'angoisse allemande

Sous le titre : « Le Printemps de guerre allemand », le grand état-major allemand vient de communiquer à la presse une sorte de bilan officiel des événements militaires du mois dernier. Nous en extrayons cet aveu, relatif à la bataille de Verdun :

L'attaque dirigée du nord et du nord-est (c'est-à-dire l'attaque par notre secteur du nord et par la Woëvre) est pour ainsi dire arrêtée depuis le 10 mars. L'ennemi, en effet, reconnaissant la gravité de la situation, a amené des deux côtés de la Meuse des forces extraordinairement importantes.

D'autre part, la presse allemande et l'agence Wolff mènent campagne pour établir que les pertes de l'armée du Kronprinz, si importantes qu'elles soient, sont inférieures aux pertes françaises.

L'agence officielle, tout en déclarant « fantaisiste » l'estimation à 200.000 du chiffre des pertes allemandes, convient implicitement qu'elles furent considérables.

Les Français, écrit-elle, évaluant les pertes allemandes à 200.000 hommes. Fort heureusement, nos pertes ne sont nullement en proportion avec l'importance des gains acquis. En outre, parmi les pertes, il faut compter un énorme pourcentage de soldats légèrement blessés. Le nombre des prisonniers faits par les Français est insignifiant, car seuls quelques soldats trop audacieux se sont aventurés trop loin.

On peut se demander si ces affirmations — qui ne trompent pas les neutres — suffiront à calmer l'angoisse qui étreint l'Allemagne à la vue des nombreux trains de blessés venant de Verdun.

Deux aviateurs français s'évadent d'Allemagne

Deux aviateurs, le capitaine Ménard et le lieutenant Pinsard, qui se sont évadés de la forteresse d'Ingolstadt (Bavière), où ils étaient internés, sont arrivés ces jours derniers en France et se sont fait connaître aussitôt aux autorités de Bellegarde.

Le capitaine Ménard était, avant la guerre, un de nos plus populaires aviateurs militaires. Il avait débuté comme aérostier au parc de Chalais-Meudon. Ce fut lui qui organisa plus tard les services aéronautiques en Tunisie, où il accomplit quelques raids mémorables. Au moment de la déclaration de guerre, l'aviateur Ménard, affecté à la défense de Lille, y fut pris d'une maladie soudaine qui exigea une opération, et c'est là que les Allemands le capturèrent.

Le lieutenant Pinsard fut descendu, en janvier 1915, aux environs de Péronne, après avoir lui-même mis à mal, à plusieurs reprises, les organisations ennemies.

LA FIN HÉROIQUE d'un torpilleur d'escadre

Le Moniteur de la Flotte raconte ainsi la fin héroïque du torpilleur d'escadre Renaudin :

Le 17 mars dernier, une opération ayant pour but la recherche de sous-marins adverses et l'exploration de la côte albanaise est résolue. Une escadrille composée de trois torpilleurs français et de trois torpilleurs italiens, renforcée par l'appui d'un croiseur anglais, doit accomplir cette mission. Le capitaine de frégate de Boisanger, de la marine française, commande l'escadrille de six torpilleurs qui appareille de Brindisi le 17 mars, vers le soir. Le commandant de Boisanger hisse son guidon à bord du Renaudin, commandé par le lieutenant de vaisseau Hardy; au côté du commandant français se tient le capitaine de corvette de Robilant, de la marine italienne.

Conformément aux instructions reçues, le groupe se déploie, laissant deux milles d'intervalle entre chaque navire; il perd de vue le croiseur anglais.

A 5 h. 45, le Renaudin part en avant pour explorer la baie. Le commandant de Boisanger est debout sur la passerelle. Près de lui le commandant de Robilant lui montre des mâtures dans le port de Durazzo, lorsque tout à coup le premier-maire de timonerie Le Gallais, qui remplit les fonctions d'officier de quart, s'écrie : « Sous-marin par tribord ! »

« A droite, 25 ! » ordonne le commandant de Boisanger. Le Renaudin vient sur la droite, tandis que le personnel des pièces court à son poste, prêt à ouvrir le feu des que le sous-marin émergera. De la hune, le charpentier Bellon suit la torpille qui fend la mer presque à fleur d'eau, semblable, dit-il, « à un marsouin ». Un instant, on croit qu'elle va passer sous le Renaudin. Non, hélas ! Elle frappe en plein milieu, le coupant littéralement en deux.

Le bâtiment se rompt en tronçons qui se dressent verticaux. Toutes sortes d'objets surnagent parmi lesquels — c'est une chance — un des petits canots du Renaudin, le herthon. Le quartier-maître commis Cadic s'est déjà hissé dedans et parvient à y charger l'enseigne de vaisseau Tros, grièvement blessé, affreusement brûlé, mais qui ne songe guère à lui-même et n'a de pensée que pour son commandant, le lieutenant de vaisseau Hardy, disparu avec son bâtiment. Le commandant de Boisanger et le commandant de Robilant, étonnés de calme, donnent des ordres, dirigent le sauvetage, faisant passer dans le herthon les blessés et les hommes à bout de force. On se transmet de proche en proche leurs indications, sans que personne de ceux qui surnagent ne songe à accaparer le herthon pour soi.

« Le sous-marin ennemi émerge à nouveau. Vaut-il capturer ceux qui se débattaient parmi les épaves ? Le capitaine de corvette de Robilant éprouve un instant cette crainte, mais elle est de courte durée. Voici, en effet, le Commandant-Bory qui arrive à toute vitesse. Dès qu'il a aperçu la fumée de l'explosion, le lieutenant de vaisseau Carrel, commandant le Bory, n'a pas hésité malgré le péril. Il manœuvre prudemment et habilement. Déjà ses embarcations, promptement mises à la mer et dirigées avec une parfaite sûreté d'évolutions, ramènent les survivants. Parmi eux se trouvent le commandant de Robilant, qui a sauvé un marin français, et le commandant de Boisanger.

Mais celui-ci ne veut accepter aucun soin avant que le salut de tous ses hommes ne soit complètement assuré. Il l'est bientôt. Le Commandant-Bory retourne à toute allure vers Brindisi. Le sous-marin ennemi n'a pas osé le braver ni renouveler sur lui son attaque. »

UNE ESCADRE ALLEMANDE au large de Bergen

LONDRES, 14 avril. — On mande de Copenhague au Daily Telegraph : « Une escadrille allemande comprenant quinze grands navires de guerre a, suivant le National Tidende, été aperçue au large de Bergen. »

Les Autrichiens, en onze jours, perdent douze avions

ROME, 14 avril. — Une note officielle relève un certain nombre de travestissements de la vérité contenus dans les communiqués autrichiens, notamment dans celui du 8 avril, et elle ajoute :

« Enfin, le même bulletin, pour expliquer le résultat désastreux du raid aérien du 7 avril, dit que les aviateurs autrichiens volaient très bas ; or, les deux avions ennemis furent attaqués à une grande hauteur par nos aéroplanes qui, en les mitraillant, les forcèrent à atterrir. »

Mais les bulletins ennemis sont bien obligés de montrer, afin d'essayer d'expliquer les désastres de leur armée aérienne, qui, du 27 mars au 7 avril, perdit douze appareils.

Propos d'un inconnu

LA MOBILISATION DE HARDEN

« Pourquoi écrivez-vous que Harden est un « faux censuré ? » me dit-on. Mais tout simplement parce qu'il est inutile de tomber dans les panneaux germaniques. Maximilien Harden, qui a trainé dans la boue pas mal de ses compatriotes, s'est vu supprimer, il y a quelque deux mois, le droit de faire paraître sa célèbre *Zukunft*. Il est alors parti pour la Suisse, puis il est revenu et a fait tranquillement reparaitre ladite *Zukunft*. Tout cela est bien étrange en vérité. Il faut reconnaître que nos ennemis ne nous ont guère habitués à tant d'incohérence... »

Essayons donc de voir s'il y a réellement incohérence. Et d'abord, il faut savoir ce qu'est la censure allemande.

Chaque journal, si puissant soit-il, est là-bas surveillé, à sa rédaction et à son imprimerie, par un fonctionnaire de la police, qui communique les articles aux différents départements ministériels. De plus, la censure n'est pas corrective, mais préventive. Défense de vendre un journal avec un blanc, à moins d'une autorisation spéciale très rarement accordée. Les machines ne peuvent rouler qu'après constatation par le fonctionnaire de la police que les échoppages ont été faits et remplacés par autre chose. Le public ne doit rien soupçonner.

Et l'on vient nous dire que la *Zukunft* a été supprimée pour un article paru malgré l'interdiction ? C'est donc, connaissant les rouages de la censure allemande, tels que nous venons de les décrire, que le chancelier l'a laissée paraître... et l'a fait supprimer ensuite... d'accord avec Harden.

Mais pourquoi tout cela ? direz-vous. Oh ! c'est moins compliqué que cela paraît à première vue.

Le kaiser et son chancelier, le jour de la déclaration de guerre, n'ont pas mobilisé que leurs soldats. Ils ont réquisitionné tout le monde, sans exception. Ils voient tout sur le terrain de l'étranger, du neutre qu'il faut attirer à soi, et de l'adversaire qu'il faut intimider.

A la veille donc de l'attaque contre Verdun, on prie Harden, qui est considéré par les Alliés comme ayant une sorte de franc-parler bien rare en Allemagne, de dire qu'il vaut mieux faire la paix...

— Faire la paix ! Nous ! s'écrie le chancelier. Nous voulons la guerre au contraire. Voyez la preuve ! Nous sommes Harden ; sa *Zukunft* ne reparaitra jamais, puisqu'il a osé parler de paix. Et puis nous allons vous attaquer pour vous apprendre à écouter les paroles d'un polémiste ! etc., etc.

Cependant, le polémiste va en Suisse. C'est précisément le moment où, dans ce pays, les affaires pour l'Allemagne ne marchent pas très bien. Un scandale militaire vient d'y éclater : certains colonels ont été un peu loin. La presse germanophile elle-même est ébranlée. Oui, juste à ce moment, Harden va en Suisse ; Harden, vous savez bien, qui n'est pas, lui, un valet du chancelier, puisqu'il vient d'être saisi, le pauvre...

Et quelque temps se passe... Notre homme, si fatigué qu'il devait prendre un long repos, revient dans sa chère patrie, et puis, sans avoir l'air de rien, la dracoenne censure laisse reparaitre la *Zukunft*. Et puis aussi, elle laisse Harden prononcer une conférence, une conférence bien opportune, au lendemain des assauts infructueux contre Verdun, « a porte de sécurité », car il dit que les annexions sont choses fort belles, mais que la digestion en est difficile.

Les agrariens sont insatiables... Ils veulent la Pologne, les provinces baliques ; les industriels, eux aussi, sont exigeants — et on ne pourra rien leur donner de ce qu'ils veulent. Cela, le chancelier le sait parfaitement bien. Et qui peut le dire mieux que ce cher serviteur du kaiser et de l'Etat, qui a si habilement provoqué, il y a quelques années, un retentissant scandale, par ordre supérieur, parce qu'on voulait se débarrasser de certains personnages compromettants, et parce qu'il n'y a que lui qui soit capable d'être écouté par l'opinion ? Et il faut préparer l'opinion...

Oui, Maximilien Harden est un faux censuré.

L'Inconnu.

Communiqué britannique

LONDRE, 12 AVRIL. — Mardi soir, près de La Boisselle, après un violent bombardement où ils ont employé des obus lacrymogènes, les Allemands ont exécuté une incursion dans les tranchées britanniques et nous ont fait quelques prisonniers, mais ils ont été chassés.

Hier soir, au nord-est de Carnoy, les Allemands ont prononcé trois attaques au cours desquelles ils ont atteint nos tranchées, mais ils en ont été chassés, y laissant des morts.

Quelques hommes d'un détachement qui travaillaient à la pose de fils barbelés sur notre front sont marqués.

Quelques bombardements aujourd'hui, dans les parages de Souchez, Carency, entre Loos et la redoute Hohenzollern et autour de Saint-Eloi. Nous avons riposté contre les positions ennemies.

Ce matin, à la redoute Hohenzollern, les Allemands ont fait éclater une petite mine sans causer de dégâts.

Aujourd'hui, dans le secteur Hohenzollern et autour d'Arras, on signale l'activité de mortiers de tranchées.

Le Mexique enjoint aux Etats-Unis de rappeler leurs troupes

A Parral, la populace tire sur les Américains

NEW-YORK, 14 AVRIL. Le Mexique prend inopinément vis-à-vis des Etats-Unis, une attitude dont on remarque aisément la concordance avec les difficultés diplomatiques créées par le torpillage du *Sussex* et des autres navires.

Il adresse aux Etats-Unis une note demandant que les troupes américaines soient retirées du territoire du Mexique et que la poursuite du général Villa soit laissée à l'armée constitutionnaliste mexicaine.

Le général Carranza motive ainsi ses exigences : Les troupes américaines ont pénétré au Mexique sans autorisation.

L'autorisation de pénétration réciproque sur les territoires mentionnés dans les notes précédentes ne visait que le cas de renouvellement d'incursions du genre de celles du général Villa.



GÉNÉRAL CARRANZA

C'est à la suite d'un malentendu que les Etats-Unis ont entrepris l'expédition contre le général Villa. Il n'y a jamais eu d'accord formel à ce sujet avec le Mexique.

Cette expédition a atteint son but, qui était la dispersion de la bande du général Villa, et, comme les troupes mexicaines suffiront à présent à réduire la bande du général Villa, le général Carranza estime que l'heure est venue de traiter avec les Etats-Unis la question du retrait des troupes américaines du territoire mexicain.

WASHINGTON, 14 AVRIL. — On assure, dans les milieux officiels que, malgré la note du général Carranza, les Etats-Unis ne retireront pas leurs troupes, pour le moment du moins, et que la poursuite des bandits du général Villa va continuer avec vigueur pendant la discussion avec le général Carranza.

La situation menace d'ailleurs d'être compliquée par un incident imprévu : les troupes américaines auraient essayé des coups de feu en traversant Parral, dans la province de Chihuahua. Or, on affirme officiellement que l'importance de l'incident est minime, la garnison du général Carranza n'étant pas impliquée dans l'affaire.

Mais l'*Evening Post* déclare que l'affaire est plus sérieuse qu'on ne le dit. La populace mexicaine aurait attaqué les troupes américaines ; il s'en serait suivi deux petits combats : un cavalier aurait été tué, un autre blessé et de nombreux civils mexicains auraient été tués.

Hindenburg ne veut pas d'offensive contre les Russes

PÉTROGRAD, 14 AVRIL. — Les journaux rapportent que récemment, à Vilna, s'est tenu, sous la présidence du maréchal de Hindenburg, un grand conseil des généraux actuellement sous les ordres du maréchal.

Au cours des délibérations, une vive altercation aurait éclaté entre le maréchal et le général von Below qui insistait pour une action plus énergique, faisant ressortir que la guerre de tranchées déprime la combativité des troupes qui, malgré toutes les difficultés supportées, aspirent au combat pour arriver au terme des hostilités.

Le maréchal de Hindenburg aurait catégoriquement déclaré que ses effectifs réduits ne lui permettaient aucune offensive qui équivaldrait à une folie.

Les généraux se quittèrent froidement.

Invite à la "walse" devant le buffet

On sait avec quelle obéissance passive la presse austro-allemande observe la consigne qui lui vient presque quotidiennement de Berlin.

Il y a quelques jours, le mot d'ordre était : « L'état d'âme de nos ennemis est pitoyable ; le dépendre sous les couleurs les plus sombres. »

L'actualité imposa, ensuite, d'autres indications, et toutes les feuilles, de la Baltique à l'Adriatique, multiplièrent à l'infini ce cliché : « Les navires du commerce neutres ou ennemis qui s'en vont faire un tour au fond des océans, n'ont pas été coulés par nos sous-marins. Mais, — les maladroits ! — ils ont été coulés par des mines ! »

Aujourd'hui, les instructions gouvernementales visent le côté patriotique : « Boycottons les produits ennemis ! » La chose doit être facile, car, depuis longtemps, les produits français, anglais, italiens, etc., ont oublié le chemin de l'Allemagne. J'ose même affirmer que cette consigne patriotique rappelle la philosophie du renard de la fable. Ils sont trop verts !

N'empêche :

La *Neue Hamburger Zeitung* adjure les femmes allemandes de ne plus se servir des parfums français, ni même des savons anglais : « Vous n'avez pas besoin de vous inonder d'essences venues d'un pays détesté et vous pouvez laver vos mains dans les flots bleus de la grande mer allemande ! »

Hélas ! All the perfumes of Arabia... ou de France ne suffiront certes à laver de tant de crimes les grosses mains de l'Allemagne et quant à leur mer allemande, elle n'est pas bleue, mais rouge des victimes de la *Lusitania*, de l'*Ancona* et de cent autres.

La *Münchener Post* attaque une fois de plus les « macarons ». Ce journal, furieux de l'avidité avec laquelle ses compatriotes ne font qu'une bouchée de cette perle d'Italie, sous la forme de spaghetti, exprime le vœu que l'importation de ces produits cesse.

Comme si elle n'avait pas déjà cessé ! Depuis longtemps, le gourmand Teuton a dû renoncer à son assiette de *Traubenschnitzeln* (nouilles de la trahison), comme on les appelait depuis l'entrée en guerre de l'Italie.

Domage ! sous cette forme-là, la trahison était si appétissante !

Il n'y a que le champagne, blond, mousseux, pétillant et spirituel, qui trouve pitié auprès des Allemands, bien qu'il ait rendu souvent de fort mauvais services à leurs cerveaux alourdis de bière.

Mais, et c'est l'unique point de discussion, la presse autrichienne n'est pas du même avis. Faut-il en déduire que le kronprinz n'envoie pas à Vienne ? Le fait est que le *Neues Wiener Journal* blâme avec véhémence ceux qui le boivent.

« Il ne faut pas en boire ! C'est un sacrifice facile. Tout le monde doit se sacrifier à l'heure actuelle. Les mères donnent stoïquement leurs enfants ; les femmes voient partir gaiement leurs maris (nous sommes, on le voit, au pays de la *Jeune Joyeuse*). Donnez l'argent du champagne et d'autres vins ennemis (sic) à l'emprunt de guerre ! »

Une goutte de vin dans l'océan, quoi !

G.-G. Z.

Le rajeunissement des cadres du haut commandement

Deux nouvelles propositions relatives au rajeunissement des cadres ont été distribuées hier à la Chambre. L'une, de MM. Paul Bénazet, J.-B. Abel, Armez, Galli et un certain nombre de leurs collègues, a pour but de donner au gouvernement, pendant la durée des hostilités et par dérogation à l'article 2 de la loi du 16 février 1912, le droit de placer d'office dans le cadre de réserve, par anticipation, les officiers généraux appartenant au cadre d'activité et de procéder à toutes les nominations à titre temporaire nécessitées par les besoins de la défense nationale dans le même cadre d'activité, en sus des effectifs prévus.

En donnant ce droit au gouvernement, disent les auteurs de la proposition, vous permettrez au ministre de faire sortir du cadre d'activité les officiers généraux qu'il est préférable de ne plus conserver à la tête des grandes unités, sans pour cela prendre à leur égard une mesure qui, dans bien des cas, est un châtiment.

La deuxième proposition, une proposition de résolution, est de M. Albert Favre. Elle est ainsi conçue :

« La Chambre invite le gouvernement à user largement et d'urgence du droit que lui confèrent les lois des 11 avril 1831, 16 février 1912 et 20 mars 1915, de mettre à la retraite d'office ou de faire passer au cadre de réserve tous les officiers jugés incapables d'exercer un commandement aux armées. »

M. Albert Favre estime qu'il est temps de réagir contre une théorie qui veut que des mesures de ce genre ne soient pas prises de crainte qu'elles n'apparaissent comme des peines disciplinaires susceptibles de froisser l'amour-propre de ceux qui en seraient l'objet.

La collection Detaille au Musée de l'Armée



Aujourd'hui sera inaugurée au musée de l'armée, dans la salle Rugeaud, sous la présidence de M. Dalimier, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, la collection des œuvres léguées par Edouard Detaille, comprenant un certain nombre de ses propres tableaux et un magnifique groupement d'armes et de costumes militaires d'autrefois.

DERNIÈRE HEURE

La note allemande est mal accueillie aux Etats-Unis

L'opinion ne veut plus de notes diplomatiques

LONDRES, 14 avril. — On mande de Washington au *Morning Post* : « Un haut fonctionnaire a dit de la note allemande sur le torpillage du *Sussex* qu'elle est une pure insolence et qu'elle est considérée comme destinée à augmenter encore la tension existante. »

« L'offre de soumettre le différend à l'arbitrage est jugée comme indigne de la moindre considération. L'opinion unanime est que M. Wilson n'aura jamais recours à ce subterfuge. »

D'autre part, le *Times* reçoit de Washington l'information suivante : « La note du gouvernement allemand a produit la plus mauvaise impression sur l'opinion publique qui considère cette note comme peu concluante, nullement sincère et absolument impertinente. L'explication relative au coulage du *Sussex*, notamment, paraît à tous insuffisante. »

Mais il n'est pas encore question de rupture des rapports diplomatiques. On croit que Washington fera parvenir à Berlin une nouvelle note diplomatique, qui serait la dernière, ou bien que M. Wilson se contentera de faire savoir à l'ambassadeur d'Allemagne que la note de M. de Jarow ne donne pas satisfaction aux Etats-Unis. Ce mode de procéder serait conseillé par des personnages politiques convaincus que les Etats-Unis s'exposeraient au ridicule en continuant le jeu des notes diplomatiques.

New-York, 13 avril. — L'opinion est convaincue et la presse déclare, en propres termes, que le gouvernement ne peut plus revenir aux notes diplomatiques, ni recommencer à se laisser dupper par les manœuvres dilatoires des Allemands. On fait ressortir l'insuffisance juridique de la note, la pauvreté de ses arguments, l'impertinence de sa désobéissance.

Les milieux officiels informent

WASHINGTON, 14 avril. — L'annonce officielle que les Alliés possèdent les preuves de l'identité du sous-marin qui torpilla le *Sussex* a causé une grande sensation dans le public et une vive impression sur le monde politique.

C'est pourquoi le département d'Etat pense à utiliser cette preuve accablante pour confondre l'Allemagne, dans la mise en demeure qu'il est question de lui adresser.

Effectivement, dans les milieux officiels, on déclare dès à présent que le gouvernement américain prépare une information sur les violations allemandes du droit dans la politique sous-marine. Cette information constituera les bases d'une accusation contre l'Allemagne. Elle sera communiquée au Congrès et envoyée à l'Allemagne comme le dernier mot des Etats-Unis, sans permettre de discussion diplomatique entre Washington et Berlin.

M. Wilson opposera à l'Allemagne des preuves documentaires.

New-York, 14 avril. — On mande de Washington à l'Associated Press que l'on assure que le président Wilson et le cabinet ont d'accord pour envoyer, dans les 48 heures, à Berlin les preuves documentaires des torpillages illégaux commis par les sous-marins allemands.

Ces documents seront accompagnés d'une demande formelle et catégorique des preuves de la bonne foi de l'Allemagne et de l'observation de ses garanties.

New-York, 14 avril. — On mande de Washington qu'après une longue délibération, le Conseil des ministres a approuvé la note du président Wilson à l'Allemagne. (Information.)

Trois nouveaux navires torpillés

RENNES, 14 avril. — La goélette *Binicense* de 120 tonnes, appartenant à M. Glémée, armateur à Saint-Pierre-de-Plesguen, a été torpillée par un sous-marin allemand. L'équipage de vingt-deux hommes a été débarqué à Falmouth.

LONDRES, 14 avril. — Le Lloyd annonce que le steamer non armé *Elleston*, jaugeant 8 800 tonnes et appartenant au port de Glasgow, a été torpillé.

LONDRES, 14 avril. — Le Lloyd annonce que le vapeur *Chio*, de Londres, a été coulé par un sous-marin; une partie de l'équipage a été débarquée.

AUTOUR DE SALONIQUE

Vingt-deux avions français bombardent Podgoritza

SALONIQUE, 13 avril. — Le duel d'artillerie dans le secteur de Govgheli-Doiran a repris aujourd'hui avec une certaine intensité.

ATHÈNES, 14 avril. — On mande de Salonique que 22 avions français ont volé hier au-dessus des positions de Podgoritza, dans la région de Govgheli et ont lancé une centaine de bombes qui ont causé des dégâts importants; ils sont rentrés indemnes.

Le *Nea Himeria* apprend de Salonique que si l'offensive allemande est décidée, elle se fera, non par Serres et Drama, mais par Demir-Hissar.

Succès russes en Galicie et au Caucase

PÉTROGRAD, 14 avril. — Communiqué du grand état-major :

FRONT OCCIDENTAL

Dans la région de la tête de pont d'Ikskul, duel d'artillerie.

Dans la soirée du 12 avril, les Allemands ont pris l'offensive dans le secteur entre les lacs Spenter et Hzen; ils ont été repoussés.

Après une préparation d'artillerie, les Allemands ont repris l'offensive dans le même secteur; ils ont été de nouveau repoussés par notre feu, et ont abandonné devant nos tranchées un grand nombre de morts et de blessés.

L'artillerie ennemie a manifesté une vive activité dans la région du lac Miadziol et plus au nord, ainsi que dans la région du lac Naroth et plus au nord du bourg de Smorgone.

Près de la gare de Sestarine, une de nos batteries a abattu un aéroplane ennemi qui a atterri près du bourg de Gloubokino.

En Galicie, dans la région de Tzibouchowitz, au sud-est de Boutehatche, nous avons repoussé une attaque ennemie.

Dans la région de l'embouchure de la Strypa, nos éléments ont enlevé la hauteur dite le mont de Popoff et des tranchées plus au sud; deux contre-attaques de nos adversaires pour reconquérir le secteur perdu ont été repoussées par nous avec de grosses pertes pour l'ennemi.

Selon les renseignements parvenus jusqu'ici, nous avons fait dans ce combat plus de 100 prisonniers, dont cinq officiers.

Sur la rive gauche, près de Khotine, vers onze heures du matin, le 12 avril, un aéroplane ennemi venant de la direction de Boyane, a été accueilli par nos aéroplanes et a dû rebrousser chemin.

Dans le même temps, un autre aéroplane ennemi a réussi à pénétrer jusqu'à Iwantz sur le Dniester en face de Khotine et a lancé cinq bombes dont les éclats ont blessé une sentinelle nommée Anatole Postavneff.

L'ayant appris, l'empereur qui passait à ce moment une revue de troupes à sir verkes au nord de Iwantz a décoré le blessé de la croix de Saint-Georges de 1^{re} classe.

FRONT DU CAUCASE

A l'ouest d'Erzeroum, les combats continuent. Les attaques des Turcs sur le centre de l'armée du Caucase, qui ont duré six jours, ont tous été repoussés, et l'ennemi, ayant subi de grosses pertes, s'est replié partiellement en descendant, pour s'arrêter énergiquement par nos troupes.

Un zeppelin avarié aurait atterri en Belgique

AMSTERDAM. — Selon des nouvelles de la frontière hollandaise, un zeppelin, qui revenait probablement d'Angleterre, a atterri, très avarié, à Marchelette, dans la province de Namur.

Trois affilés du complot allemand sont arrêtés à New-York

NEW-YORK, 14 avril. — Trois autres individus ont été arrêtés dans le complot des bombes. Ce sont les nommés Carl Schmidt, chef mécanicien du *Friedrich-der-Grosse* et ses aides Frederick et Carl Praedie.

On parle d'une autre arrestation, la huitième, qui serait déjà opérée, et de plusieurs mandats d'arrêt lancés dans la soirée d'hier.

Le gouvernement français décrète des mesures renforçant le blocus

M. Aristide Briand, président du Conseil, d'accord avec ses collègues, les ministres de la Guerre, de la Marine et des Colonies, a soumis hier à la signature du président de la République le décret suivant :

ARTICLE PREMIER. — Aux dispositions du décret du 6 novembre 1914 sont ajoutées les additions ci-après, apportées aux règlements existants dans la déclaration signée à Londres le 26 février 1909, relativement au droit de la guerre navale :

I. La règle formulée, relativement à la preuve de destination ennemie des articles de contrebande absolue, dans l'article 31 de la déclaration de Londres, est complétée ainsi qu'il suit :

« La destination prévue à l'article 31 est présumée, sauf preuve contraire. »

« 1^{re} Lorsque la marchandise est consignée dans un port neutre ou ennemi à ou pour un agent de l'Etat ennemi; il en est de même si la marchandise est consignée à ou pour une personne ayant, au cours de la présente guerre, expédié des articles de contrebande en pays ennemi ou occupé par l'ennemi. »

« 2^e Lorsque la marchandise, chargée sur un navire à destination d'un port neutre de l'Europe, est consignée à l'ordre ou lorsque les papiers de bord n'indiquent pas le consignataire ou encore s'ils indiquent un consignataire dans un pays ennemi ou occupé par l'ennemi. »

II. L'article 19 de la déclaration de Londres cesse d'être applicable et aucun navire ni aucun chargement ne seront exempts de capture par violation de blocus par le seul motif qu'ils seraient, au moment de la visite, en route pour un port non bloqué.

Art. 2. — Le paragraphe 4 de l'article premier du décret du 6 novembre 1914 est complété comme il suit :

« Il en est de même si la marchandise est consignée à ou pour une personne qui, au cours de la présente guerre, a expédié des articles de contrebande en pays ennemi ou occupé par l'ennemi. »

Art. 3. — Le président du Conseil, ministre des Affaires étrangères, les ministres de la Guerre, de la Marine et des Colonies, sont chargés, chacun en ce qui les concerne, de l'exécution du présent décret.

Ce décret a pour but d'atteindre la contrebande conditionnelle aussi bien que la contrebande absolue, en déclarant sujettes à capture toutes marchandises de contrebande, par le seul fait de leur destination hostile, quelle soit directe ou indirecte, manifeste ou cachée.

Les Italiens repoussent toutes les attaques autrichiennes

ROME, 14 avril. — Commandement suprême :

Dans la zone d'Adamello, pendant qu'une forte tourmente sévissait, nos hardis détachements ont attaqué, le 11 avril, les positions ennemies sur la crête escarpée de Libbia Alta et de Dekson di Genova, qui s'élève des glaciers de plus de 3 300 mètres de haut.

Le soir du 12 avril, ces positions ont été complètement prises d'assaut et immédiatement renforcées par les nôtres. Nous avons fait 31 prisonniers, dont un officier et nous avons pris une mitrailleuse à l'ennemi.

Activité habituelle des deux artilleries, dans le Trentin, en Carnie et sur le Haut Fella.

Dans le bassin de Pizzo, pendant la nuit du 13 avril, l'ennemi a renouvelé son attaque contre nos positions de Rarnitz, mais il a encore été repoussé.

Sur le Mtzi (Monte Nero), une attaque commencée hier par l'adversaire a continué pendant la journée entière avec diverses vicissitudes.

Le soir, nos troupes, par un dernier et vigoureux assaut appuyées par les tirs efficaces de l'artillerie, ont rejeté définitivement l'ennemi des tranchées contestées.

Communiqué belge

Tournée calme en général sur le front belge, sauf au sud de Dixmude, où se sont déroulées quelques actions d'artillerie; nos batteries ont fait sauter un dépôt allemand de projectiles.

La délégation des parlementaires français à Londres



Une délégation de parlementaires français, sénateurs et députés, rend actuellement au gouvernement anglais une visite analogue à celle que firent au gouvernement français, il y a quelques semaines, un certain nombre de leurs confrères des Chambres des Lords et des Communes. Cette photographie a été prise au moment où, groupés autour de leur « président », M. Pichon, nos représentants partaient vers Buckingham Palace, où les reçut le roi.

A Salonique. — Les grands chefs alliés en inspection



Le général Sarrail (1) et le général Mahon (2), commandants respectifs des unités françaises et britanniques à Salonique, examinent un petit canon-mitrailleur, au cours d'une visite d'inspection dans les lignes avancées de la défense.

Aumônier sous le casque Décorés par George V Maire et commandant



C'est l'abbé Le Douarec, aumônier auxiliaire, à qui sa conduite en Champagne a valu la croix de guerre.



Deux officiers français, le commandant A. Sénéchal et le capitaine de frégate Godin, ont été récemment décorés par le roi d'Angleterre, au cours d'une réunion d'officiers alliés à Londres.



Cet officier, dont le poste de commandement est dans un village évacué, y exerce les fonctions d'officier municipal.

Von Mackensen à Constantinople



Le feld-maréchal von Mackensen a fait, il y a quelques semaines, un court séjour à Constantinople, où il a pu se rendre compte des dispositions d'esprit du peuple turc à l'égard de ses alliés germaniques. Lors de son départ il a été salué à la gare par un important détachement de fantassins ottomans qu'il passa en revue en compagnie du maréchal Liman von Sanders pacha.

LES LOYERS A LA CHAMBRE

La question des propriétaires est momentanément réservée

L'opposition qui, jeudi, de divers côtés, s'était manifestée contre l'article 16 qui accorde aux propriétaires une indemnité mise à la charge de l'Etat des départements et des communes, a eu hier un premier résultat. Dès la reprise de la discussion des loyers, M. Cruppi, président de la commission, a proposé, en effet, à la Chambre de réserver cet article et de le renvoyer à la commission pour lui permettre d'examiner la possibilité de le réunir à l'article 25, relatif à la convention avec le Crédit Foncier, dans un texte combiné. Les auteurs d'amendements s'empressèrent d'accepter cette proposition qui leur conserve, d'ailleurs, leurs droits.

La Chambre adopta, dès lors, l'article 17, qui interdit toute instance contre les locataires mobiliers, avec un amendement de M. Turmel rendant obligatoire l'envoi d'une lettre recommandée au locataire quinze jours avant toute poursuite.

L'article 18, qui applique les mêmes dispositions aux veuves des militaires décédés ainsi qu'aux femmes des prisonniers, même civils, ou de militaires disparus et aux réformés de la guerre fut réservé pour la rédaction d'un texte permettant d'y comprendre les compagnes illégitimes des militaires morts ou disparus.

L'article 19, qui permet de limiter l'exercice du privilège du bailleur à une partie déterminée du mobilier, fut voté sans modification. L'adoption d'un amendement modifia ainsi l'article 20 :

En tout état de cause, le locataire est autorisé à quitter les lieux loués avant le complet paiement des loyers encore dus et à enlever les meubles, effets mobiliers, ustensiles et objets nécessaires à son coucher, à son travail, au culte et au travail des membres de sa famille habitant avec lui, ainsi que ceux composant la salle à manger et la cuisine, le tout sans fournir caution.

Un amendement de M. Aloy, accepté par la commission et rédigé comme suit devint le texte de l'article 21 :

Les sommes versées à titre de loyer d'avance se composeront de plein droit avec le montant des termes échus pendant la durée de la guerre.

L'article 22 réservé, un vif débat s'engagea sur l'article 23, qui étendait aux locataires ayant payé depuis le 1^{er} août 1914 le droit au bénéfice des dispositions de la loi et, s'il y avait lieu, au remboursement.

Demandée par M. Maurice Sibille et par M. Bonnevay, la suppression de l'article trouva en M. Viaton un partisan inattendu :

— Seuls ceux qui pouvaient payer ont payé, dit en substance le garde des Sceaux. Il n'est pas admissible de revenir sur les versements effectués.

Avec chaleur, M. Edmond Ignace, rapporteur de la commission, combattit cette thèse :

— Ceux qui ont payé, dit-il, ne sont pas seulement ceux qui pouvaient. Il y a aussi ceux qui, étant de bonne foi, se sont imposés de lourds sacrifices ; ceux sur qui on a fait pression ; ceux que certains juges de paix ont trop souvent condamnés, méconnaissant à un tel point l'esprit des moralités qu'il a fallu leur rappeler par circulaire. A ces locataires, vous allez dire : « Tant pis pour vous ? » Aux autres, parfois plus malins ou même plus roublards, vous allez donner une prime ?

Bien que très applaudi sur divers bancs et notamment par la plupart des députés de Paris, M. Ignace ne parvint pas à convaincre la Chambre. Par 325 voix contre 175, la suppression de l'article 23 fut votée. A la proclamation du scrutin, les députés de Paris protestèrent bruyamment.

La suite de la discussion fut ensuite renvoyée à lundi.

Au début, la Chambre avait adopté la proposition de loi de M. Ramel tendant à l'obligation de la rééducation professionnelle des blessés et des mutilés de la guerre appelés à bénéficier de la loi sur les pensions militaires, et le projet de loi tendant à abroger la loi du 7 avril 1914 qui fixe les limites d'âge d'admission à l'Ecole Polytechnique.

Les parlementaires français à Edimbourg

Londres, 14 avril. — Les parlementaires français partis pour visiter la flotte, visite à laquelle les journalistes n'ont pas pris part, sont rentrés à Edimbourg dans la soirée. A leur réception à l'hôtel de Ville, des allocutions ont été échangées. Celle de M. Franklin-Bouillon a célébré « le rôle gigantesque joué pendant la guerre par la flotte anglaise, arme défensive et offensive la plus terrible qui ait jamais été créée. »

Exposition générale dans tous les rayons aux Grands Magasins Dufayel, Palais de la Nouveauté Confections pour hommes, dames et enfants, lingerie, modes, chapellerie, chaussures, mobiliers par milliers.

LA TAXATION DES DENRÉES

Où les sénateurs se révèlent experts en épicerie

Avec le sérieux d'académiciens travaillant au dictionnaire, les sénateurs ont poursuivi hier leur petit travail sur les denrées à soumettre à la taxation.

Après le lait et le beurre, dont le ras fut tranché jeudi, venaient naturellement les œufs que M. Lemarié et un de ses collègues défendirent :

— Où appliquera-t-on la taxe ? demanda-t-on. Chez le producteur ? Chez le vendeur en gros ou chez le vendeur en détail ?

— La taxe s'établira par un accord entre le préfet et le maire, dit le ministre de l'Intérieur.

C'était un peu faible comme réponse. On ne manquait pas de la faire observer. Et, par 131 voix contre 114, le Sénat repoussa la taxation des œufs.

La margarine vint après :

— Vous avez repoussé hier la taxation du beurre, dit M. Cazeneuve. Il serait illogique de taxer la margarine.

Illogique ! Ce n'était pas un argument. Par 149 voix contre 100, le Sénat taxa la margarine.

Les graisses alimentaires subirent le même sort, puis les huiles comestibles, par 135 voix contre 99. Vinrent les légumes frais.

— La commission a supprimé de sa rédaction les mots « choux, poireaux, carottes et oignons », dit M. Goy. Il est entendu qu'on ne taxera que les légumes frais de première nécessité.

— Comment distinguerez-vous ? dit M. Brager de La Ville-Moyan.

M. Aimond exposa les causes de la rareté des choux et des poireaux ; M. Tauron demanda des précisions afin d'éviter de voir taxer les radis, l'oseille et les épinards. M. Goy, président de la commission, expliqua que l'administration déterminerait les légumes à taxer.

Estimant sans doute qu'elle avait présentement autre chose à faire, le Sénat refusa, par 140 voix contre 112, de lui confier ces attributions supplémentaires.

Par contre, la taxation des légumes secs fut votée par 157 voix contre 65.

Et ce fut au tour du vin.

M. Debierre voulait le taxer. M. Châtenet et M. Cazeneuve protestèrent.

— Si vous taxez le vin ordinaire, dit M. Cazeneuve, ou on le mouillera ou on le présentera comme vin fin.

Douce perspective !

Combattue encore par M. Nègre et par M. Tauron, la taxation du vin fut repoussée par 179 voix contre 74.

La commission, renonçant à taxer l'alcool à brûler et le bois de chauffage, on passa aux engrais commerciaux, sulfate de cuivre et soufre, qui furent inscrits à la suite des légumes secs. La liste close, on renvoya à la commission un article additionnel de M. Etienne Flandin visant les mercantis et ainsi conçu :

Dans la zone des opérations, les généraux commandant les armées pourront, dans les territoires soumis à leur commandement, taxer toutes denrées alimentaires destinées à la consommation des militaires, même si elles ne sont pas prévues au présent article.

Le Sénat continuera aujourd'hui.

A L'HOTEL DE VILLE

LA TAXATION de la viande de boucherie

Au début de la séance publique qu'il a tenue hier, le Conseil municipal a réglé un certain nombre de questions intéressantes.

C'est ainsi que le Conseil a fait décider qu'un grand nombre de voies de Paris seraient éclairées au gaz comprimé.

M. Achille a fait voter 10.000 francs destinés au couchage des permissionnaires de passage à Paris.

M. Deslandres a fait décider qu'un crédit de 235.000 francs serait affecté aux captages des sources de la vallée du Loing et du Lunain.

M. Plant a fait adopter une proposition du bureau relative à la concession gratuite et perpétuelle de terrains pour la sépulture des victimes des zeppelins.

Après quoi, par l'organe de M. Fiancette, la question de la taxation de la viande de boucherie a été portée à la tribune. L'orateur a rappelé qu'en dépit des dispositions déjà prises pour enrayer la hausse des prix de cette « denrée » cette hausse s'était non seulement maintenue, mais qu'elle avait atteint un cours qui devient inquiétant. M. Fiancette a fait le procès des négociants commerçants bouchers : leurs bénéfices sont considérables. En outre, l'acheteur est trompé sur la qualité de la marchandise. Un terme doit être apporté à ce scandale. Aussi l'orateur a-t-il déposé le projet de résolution suivant :

« Le Conseil : considérant que le prix de la viande a augmenté dans des proportions considérables et sans rapport avec le prix d'origine,

« Délibère :

« Le préfet de police est invité à taxer, dans le plus bref délai, la viande fraîche et la viande frigorifiée. »

La discussion continuera aujourd'hui.

Lombard, Laborde Garfunkel et Cie

(QUATORZIÈME AUDIENCE)

LES TÉMOINS DE "MORALITÉ"

Dans tous les grands procès, on retrouve la banalité des déclarations des témoins à charge et à décharge. Pour les uns, les ragots d'une concierge, les on-dit, prennent les proportions d'un véritable crime. Pour les autres, ceux que, dans le langage judiciaire, on appelle les « témoins de moralité », ils viennent affirmer que l'accusé payait bien son terme, qu'il n'était pas joueur, qu'il offrait généreusement l'apéritif à ses amis et que, par conséquent, il est incapable du délit — en l'espèce les réformes frauduleuses — reproché par l'accusation.

C'est ainsi qu'après tant d'autres M. Lucien Guillard — un nom prédestiné — organiste et compositeur de musique, se plaint que le docteur Saint-Maurice lui ait payé 20 francs un certificat médical. Puis, successivement, les majors Barba-veau, Mélin, Macon, Debraucourt, le caporal pharmacien Augeix, le docteur Agricole, M. Deproze, ancien député de la Martinique, viennent vanter l'honnêteté, le dévouement et l'honorabilité parfaite du docteur Saint-Maurice. Après les dépositions de M. Manouvrier, commissaire de police à la Sûreté générale, et des inspecteurs Ruchel et Louis, on entend la concierge de l'aventurier.

Mme Anna Armagnac n'est pas tendre pour son ancien locataire. C'est d'une voix vibrante de colère contenue qu'elle déclare que l'attitude de Garfunkel lui parut louche dès le premier jour de la mobilisation.

— Ce chimiste qui ne faisait pas de chimie, dit-elle, recevait de nombreux visiteurs : des soldats, des étrangers suspects, des majors et beaucoup de ministres (sic).

Et le colonel Favart de souligner en riant :

— Il faut espérer que vous vous trompez, (Hilarité.)

Sans se démonter, le témoin poursuit :

— Garfunkel se disait mobilisé au Val-de-Grâce ; il était toujours là, tantôt en civil, tantôt en militaire, avec cinq médailles sur la poitrine. J'étais scandalisée de ne pas le voir faire son devoir comme mon mari, qui est sur le front depuis le début de la guerre. Dans le quartier, on accusait mon locataire de s'occuper de réformes : c'est pourquoi je le dénonçai à deux reprises au commissariat.

La défense, par le puissant organe de M. Charles Philippe, livre bataille à la concierge de Garfunkel.

Mme Armagnac laisse éclater son indignation : — Si Garfunkel était un espion, il fallait qu'on le sache. Mon devoir était d'empêcher mon mari de se faire tuer par la trahison. En temps de guerre, j'avais le droit de savoir ce qu'était un locataire suspect.

Se croyant prise à partie par les avocats, Mme Armagnac déclare qu'elle est insultée et qu'elle désire se retirer.

Le colonel Favart intervient :

— Je vous prie de respecter le témoin qui dépose sous la foi du serment.

Et le témoin peut achever sa déposition.

Mlle Clara, ancienne domestique des Garfunkel, raconte que, pendant les deux années qu'elle fut à leur service, on recevait toutes sortes de monde : en drils de séjour, avocats, sénateurs, fonctionnaires de la préfecture de police, etc.

Mlle Henriette Pilet, dactylographe, n'est guère plus tendre pour son ancien patron, qui se disait médecin et offrait de faire obtenir la Légion d'honneur pour 10.000 francs.

L'audience est levée après l'audition des témoins cités à la requête des accusés Braun et Du Bosq. C'est encore un concert d'éloges.

Alfred Bongenier.

TRIBUNAUX

Un récidiviste de la désertion

Le soldat Emile Guérin, du 23^e colonial, classe 1901, compte dix années de service, et il fit les campagnes de Chine et d'Indochine, ce qui ne l'empêcha pas d'être condamné trois fois pour désertion en 1902, 1908 et 1911.

Le 2 septembre 1914, il abandonna son détachement en gare de Juvisy et vint se réfugier chez ses sœurs, puis chez une dame Veyssier, rue Claude-Vellefaux, où il fut arrêté le 4 janvier dernier.

Pendant seize mois, Guérin avait échappé aux recherches ; il allait et venait, en boitant, comme s'il avait été blessé. Il disait attendre sa guérison pour partir aux Dardanelles.

Il comparait, hier, devant le deuxième conseil de guerre, ainsi que ses deux sœurs et la dame Veyssier. Après plaidoiries de M^{rs} Borrel, Duchesne, Arthur Valbrégué et Jacques Marchegay, le marouin Guérin a été condamné à cinq ans de travaux publics, la dame Veyssier à huit jours de prison, Eugène Guérin à quatre jours d'emprisonnement et sa sœur Léonie à 16 fr. d'amende.

LA VIE INTELLECTUELLE

"Les cœurs embellis"

C'est le bien joli titre, et presque émouvant, d'un recueil d'impressions sur la guerre. M. Alexandre Hepp a constaté cet embellissement inattendu de tous les cœurs. Il est encore tout frémissant de cette constatation, et il la traduit en des pages qui sont parfois éloquentes, qui sont parfois parees et comme pomponeuses, mais qui sont toujours d'une sincérité chaleureuse.

Il faut dire les choses telles qu'elles sont. M. Alexandre Hepp est un chroniqueur. Il a maintenant avec quelques autres un genre littéraire ou plutôt journalistique — mais littérature et journalisme ne sont nullement incompatibles, n'est-ce pas? — il a donc maintenant un genre que l'on se plaisait ici ou là à dire démodé. Non, certes, la chronique n'est pas surannée. Et, j'en atteste les dieux, après la guerre elle brillera d'une jeunesse nouvelle.

Même pendant la guerre, elle a duré, elle s'est imposée. Le livre de M. Alexandre Hepp en porte témoignage. D'autres livres l'attesteront aussi, qui auront de la force et de la finesse, de la grâce et du charme, et qui sauront s'attendrir noblement.

Surtout n'allez pas croire que la chronique ne subsiste et ne persiste que par miracle. On oppose la chronique au journalisme d'information. Opposition que rien ne justifie. La chronique sera d'autant plus appréciée que le journalisme d'information se développera davantage. La chronique n'est pas un genre périmé. Le chroniqueur n'est pas un journaliste déshérité. On peut dire au contraire que le règne de la chronique commence et que, dorénavant, l'empire des chroniqueurs va s'étendre. Chaque chose en son temps et chacun à sa place, et voilà pourquoi, pas plus qu'entre le journalisme et la littérature, il n'y a d'incompatibilité entre le progrès du journalisme d'information et le progrès de la chronique et la prospérité des chroniqueurs. La chronique est le complément nécessaire de l'information. Mieux : la chronique est de l'information tout simplement.

Vous voulez connaître la multitude des faits, ou insignifiants ou très graves, qui s'accomplissent sur la vaste terre? Le téléphone, le télégraphe, le reportage vous en instruisent en toute hâte, afin que vous les oubliiez aussitôt — lorsqu'il s'agit de faits que l'on peut oublier. Mais voulez-vous connaître l'évolution des idées, des sentiments et des mœurs, la transformation des caractères, des esprits et des modes, le changement des âmes et des costumes, tout ce qui est significatif, tout ce qui est caractéristique sans cesser pour cela d'être éphémère : le chroniqueur intervient et il ne vous laisse rien ignorer. Le chroniqueur intervient et vous ne pouvez plus vous passer de lui. Le chroniqueur est l'informateur indispensable de tous les honnêtes gens qui veulent participer avec quelque clairvoyance à la vie de leur époque. La chronique rajeunie, régénérée, renouvelée peut-être, sera demain le triomphe suprême du journalisme d'information.

Je crois que ces idées sont justes, puisque ce sont mes idées. Je suis persuadé que ce sont également les idées de M. Alexandre Hepp.

M. Alexandre Hepp est chroniqueur avec amour, avec délices. Et il lui paraît bien que sur notre globe terrané tant d'événements ne se précipitent que pour être mis en chroniques. Et il écrit tout naturellement *Les Cœurs embellis*...

Les cœurs embellis : ce sera la morale de cette terrible et grandiose histoire de la guerre. Mais déjà, si les cœurs se sont embellis, la chronique s'est élargie. Jadis elle était un peu trop exclusivement et trop étroitement parisienne. Elle limitait son domaine à l'exercé. Elle cultivait son jardin merveilleusement ; mais ce jardin était petit, tout petit. Maintenant le chroniqueur regarde le monde et son mouvement.

Le chroniqueur des *Cœurs embellis* suit les vicissitudes de la guerre et il enregistre toutes les vibrations de l'univers.

Mais d'abord, il contemple dans sa majesté simple la beauté nationale. Elle est l'œuvre de tous et de toutes ; des vertus se sont découvertes à côté des vertus anciennes ; et le chroniqueur les définit les unes et les autres. Convenez qu'il sait regarder, et qu'il voit précisément : « L'homme, dit-il, combat, mais partout derrière lui s'est installée et veille une autre force, la patience, l'esprit de sacrifice, le dévouement, l'abjuration de tout ce qui n'est pas le sentiment français ; et jusque dans la tendresse, des nuances inconnues se sont révélées, d'un prix inestimable. Sans trêve, frappe, s'étend le fléau de cette guerre ; mais en chacun ici, vivifiantes et fécondes, il a fait surgir des manières nouvelles d'éprouver, de concevoir, de juger. Des sources insoupçonnées ont jailli d'émotion, de ferveur, de fraternité, de vérité, de mérite, d'honneur. Les pensées, les retours sur soi, les rectifications, les cas de conscience, les devoirs que cette guerre impose étreignent les cœurs, mais les éclairent, les épurent, les élèvent. Et de cette magnificence profonde, dans l'ère nouvelle qui d'elle datera, l'empreinte ne saurait s'effacer. Et sur tant de deuils et de ruines s'élève pour demain une patrie victorieuse, qui ne pourra certes être plus aimée, mais qui sera plus digne encore d'amour, de respect et de gloire. » Et tout cela fournit une ample matière au chroniqueur.

Mais on aurait tout à fait tort de croire que le chroniqueur s'astreint à juger exactement les faits et leurs conséquences. A propos des faits, il philosophe, ou il rêve.

Le baron Beyens, ancien ministre plénipotentiaire de Belgique à Berlin, aujourd'hui ministre des Affaires étrangères de Belgique, étudie l'Allemagne avant la guerre : *les Causes et les Responsabilités*. Déjà il indique les conséquences possibles de la catastrophe déchaînée volontairement par l'Allemagne. Il se demande si la social-démocratie restera longtemps impérialiste. Il ne le pense pas. Il atteste que la victoire seule pourrait sceller — et pour combien de temps, et au moyen de quels compromis? — la réconciliation de deux rivaux tels que l'autocratie et le socialisme. Il n'hésite pas à prédire que la défaite ou seulement une paix infructueuse aurait un long retentissement sur la situation intérieure et sur la paix civile de l'Allemagne...

Bon. Mais le baron Beyens n'est pas un chroniqueur comme Alexandre Hepp. M. Alexandre Hepp se demande à son tour ce que seront la France et l'Allemagne au lendemain de la guerre. Et il voit tous les Français unis par le souvenir même de leurs sacrifices à une grande cause, et il salue jusque dans l'intimité de la vie des villages la fraternité française. Il voit au contraire les villages allemands troublés par la mémoire du crime. Le petit village allemand a toujours ses vergers d'idylle, ses maisons à vitraux peintes, ses « chambres » de vin ou de bière. Un parfum de champs et de bois l'enveloppe. Et vers le soir, quand passe le pasteur, chacun le salue. Mais la barbarie d'une guerre abominable se prolonge, se répète dans l'existence quotidienne des villageois. Ces ruraux allemands se souviennent d'avoir été des brutes exaspérées. Et c'est, dans le petit pays candide, la folie, la frénésie des meurtres. La terreur s'est répandue, s'est installée, les travailleurs de la terre, si calmes autrefois, sont redevenus des sauvages. Le vieux bon Dieu allemand n'y comprend plus rien. Mais le chroniqueur Alexandre Hepp est plus intelligent que lui et il sait bien la force irrésistible de l'instinct surexcité, et que la démeure est durable, que la cruauté ne fléchit pas soudain et que l'ivresse du sang est lente à se dissiper...

Il sait tout cela, le chroniqueur, car il sait tout. On plût-il à sur tout des impressions qui pourraient être des idées et qui suggèrent des idées en foule... Et s'il n'est pas toujours lyrique à ce point et jusqu'à ce degré shakespearien, il est ingénieux même dans l'émotion, et il est causeur varié, ayant beaucoup vu, beaucoup lu, ayant même beaucoup réfléchi, et on écoute volontiers sa conversation, parce qu'il est un homme de très bonne compagnie.

J. Ernest-Charles.

BLOC-NOTES

INFORMATIONS

— L'abbé Le Douarec, dont nous reproduisons d'autre part la photographie, aumônier auxiliaire à la brigade d'infanterie, vient d'être l'objet de la citation suivante :

« Donne, depuis le début de la campagne, des preuves continuelles du plus beau courage. Vers la fin du combat du 31 octobre 1914, devant le moulin de Souain, alors que le terrain était battu par le feu violent des mitrailleuses, s'est porté courageusement au milieu des blessés pour leur apporter le secours de son ministère. »

BIENFAISANCE

— Au bénéfice des Ecoles de Matin, fondées par M. Edouard Terriot, maire de Lyon, sénateur du Rhône, et du *Vestiaire des Glorieux* (président d'honneur : M. Pierre Loti, de l'Académie française ; président d'honneur : Mme W. K. Vanderlindt), une grande exposition-vente aura lieu les 14, 15 et 16 avril, 24, avenue Montaigne, avec séances de chiro-manie. Vente aux enchères d'objets d'art.

MARIAGES

— De Londres, on annonce que le lieutenant aviateur Theodor Marburg, fils de M. Theodor Marburg, ministre des Transports à Bruxelles, vient d'épouser la baronne Gisèle de Vitré, une réfugiée de Liège. Le mariage eut lieu au Temple de Saint-Edouard-Confesseur, à Netley.

Le lieutenant Marburg, engagé dans le Royal Flying Corps, a perdu la jambe gauche, en France, dans un accident d'aéroplane. M. et Mme Th. Marburg partent pour l'Amérique. Le lieutenant reprendra son service comme pilote dans l'armée anglaise les qu'il sera rétabli. (New-York Herald.)

DEUILS

Nous apprenons la mort :

De M. Paul de Baire, inspecteur général des ponts et chaussées, en retraite, officier de la Légion d'honneur.

De la comtesse de Tilière, née Fitz-Gerald, décédée à la villa de France, près de Saint-Lô, d'un cancer de la gorge.

De M. Charles Dupuy, capitaine au 118^e d'artillerie lourde, décédé à La Rochelle.

Du jeune Michel de La Chapelle, décédé à Rouen, fils de M. Pierre de La Chapelle.

De M. Aulanier, ingénieur E. C. P., conseiller municipal à Neuilly.

Du chevalier de Bray, décédé à Rennes. De son mariage avec Mlle de Languet, il laisse quatre enfants.

De M. Théodore de La Villemorise, aspirant, décoré de la croix de guerre, tué en expérimentant à Jolville une grenade qui explosa.

"EXCELSIOR" RÉTRIBUE

les photographies intéressantes
qui lui sont envoyées par ses
correspondants et lecteurs sur

La vie sociale
La vie artistique
Les procès importants
Les accidents graves
Les événements locaux
La vie économique
Les sports
Tous faits pittoresques

CRÉDIT FONCIER DE FRANCE

MM. les actionnaires du Crédit Foncier se sont réunis le 8 avril, au siège social, sous la présidence de M. Morel, gouverneur, assisté de MM. Gérard et Pierre Laroze, sous-gouverneurs, en assemblée générale ordinaire et extraordinaire.

Assemblée générale ordinaire

Le rapport présenté au nom du conseil d'administration expose la situation des affaires sociales au 31 décembre 1915. L'exercice s'est écoulé tout entier dans des conditions sans précédent : les opérations de prêts sont demeurées suspendues, le Crédit Foncier s'est borné à exécuter les engagements déjà pris ou à réaliser les prêts sur lesquels les formalités hypothécaires avaient été remplies. Il a été ainsi réalisé 661 prêts hypothécaires, pour une somme de 22,586,494 fr. 78, en excédent de 8,954,602 fr. 75 sur le montant des remboursements anticipés. Le montant des prêts hypothécaires réalisés par le Crédit Foncier depuis sa fondation jusqu'au 31 décembre 1915, est de 6,872,516,309 fr. 43. Si l'on déduit de ce chiffre les sommes qui ont été amorties et remboursées, on arrive, avec les prêts en réalisation, à un solde total de 2,928,158,804 fr. 90.

Les prêts communaux réalisés par le Crédit Foncier pendant l'année 1915 s'élèvent en capital à 3,791,792 fr. 37, inférieurs de 4,705,659 fr. 47 au montant des remboursements anticipés. Le total des prêts communaux faits en 56 années par le Crédit Foncier s'élève à 4,762,651,308 fr. 36. Ce total est ramené par l'amortissement semestriel et les remboursements à 2,307,742,449 fr. 43.

L'ensemble des prêts fonciers et des prêts communaux réalisés pendant l'année 1915, s'élève à 26,378,287 fr. 15. En déduisant les remboursements anticipés, on trouve un excédent de prêts nouveaux de 4,248,913 fr. 28.

Le chiffre des prêts fonciers et communaux, non compris les prêts effectués avec le capital social et les réserves, était au 31 décembre 1915 de 5,160,947,202 fr. 94. Le solde total des obligations, déduction faite des versements à recevoir et des primes à amortir, était de 4,648,900,391 fr. 59, d'où un excédent de prêts de 512,046,811 fr. 35.

Le Domaine, composé d'immeubles acquis à la suite d'expropriations, ne figure à l'actif que pour la somme de 6,499,787 fr. 87 au 31 décembre 1915, contre 6,808,235 fr. 18 en 1914.

L'ensemble des provisions et réserves s'élève en fin d'exercice à 347,683,082 fr. 70, en augmentation de 24,016,507 fr. 92. Dans ce chiffre, les provisions ordinaires et extraordinaires pour assurer l'amortissement des emprunts sont comprises pour 270 millions 697,901 fr. 09 et la réserve obligatoire pour 21,430,209 fr. 84. La provision pour le risque des prêts a été augmentée de 11 millions de francs.

Les bénéfices de l'exercice 1915, augmentés du report de l'exercice précédent, s'élèvent à 18 millions 977,079 fr. 26. Il faut en déduire les frais généraux, 6,446,331 fr. 80. Il reste un bénéfice net de 12,530,747 fr. 46, qui permet de distribuer un dividende de 25 francs. La somme de 308,542 francs 57 est reportée à l'exercice suivant.

Le rapport fait ressortir que la résolution de fixer le dividende à ce chiffre a été inspirée par une extrême prudence, qui permettra de faire face plus tard à toutes les éventualités et maintiendra intact le crédit incontesté de la Société.

Il est ensuite donné lecture du rapport des censeurs, qui conclut à l'approbation des comptes.

A ce moment, un actionnaire, M. de Corny, se fait l'interprète de l'assemblée pour adresser au personnel qui est au front son souvenir ému et son admiration sympathique. M. le Gouverneur, prenant alors la parole, s'adresse de tout cœur à cette manifestation et assure l'assemblée que « les braves qui sont tombés en combattant pour le salut de la Patrie ne seront pas oubliés. »

L'assemblée générale a ensuite voté à l'unanimité l'approbation des comptes et fixé le dividende à 25 fr. Elle a ratifié la nomination de M. George Paulet comme administrateur. Elle a réélu MM. Lanes, baron Le Guay, Schier, René Stourin, administrateurs sortants, et M. le comte de Matharel, censeur.

Assemblée générale extraordinaire

Le rapport soumis à la délibération de l'assemblée la modification partielle de l'article 4 des statuts, en vue d'élargir le pouvoir d'émission des obligations.

L'assemblée a approuvé cette modification aux statuts.

Le dividende complémentaire de 12 fr. 50 (12 fr. impôt déduit), échéant le 1^{er} juillet 1916, peut être touché, dès à présent, sous déduction d'un escompte au taux des avances de la Banque de France.

LES CONTES D'EXCELSIOR

Lendemain de gloire

— Voilà, c'est bien simple : chaque jour, à la tombée de la nuit, je parcours les quartiers bourgeois, un peu à la sortie des villes, et quand j'ai trouvé la maison voulue je sonne et je demande : « Mme Une Telle ?... (Mme Dubois ou Mme Héry ou Mme Paul, un nom quelconque.) C'est bien ici ? Je viens apporter des nouvelles du fils (ou du mari ou du frère, selon le cas), qui a été tué ou blessé. »

« La petite bonne qui a répondu à mon appel entrouvre un peu plus la porte et me regarde avec effroi et sympathie : vêtu d'un uniforme en loques, couvert de la boue des tranchées, appuyé sur un bâton, je suis une glorieuse épave du champ de bataille ensanglanté ; j'ai le regard dur et la figure mauvaise des mauvais jours vécus, des jours de froid, des jours de pluie, des jours de fièvre, dans l'horreur des charniers du front.

« A l'intérieur, j'entends des pas feutrés, puis : « Qu'il entre ! » La patronne est là qui m'accueille. Aussitôt, je fournis quelques détails — toujours les mêmes — sur le cher disparu dont l'absence cause tant de larmes. « Nous appartenions à la même compagnie ; tous l'aimaient, sa bravoure était légendaire... Si je l'ai vu tomber ?... Oui, madame, tomber en héros : j'étais là... Penché sur sa bouche, j'ai recueilli son dernier souffle, et ce dernier mot sur ses lèvres : *Mu...man...!* »

« Ah !... fait la mère.

« Ainsi, témoin unique, dont le passage restera à jamais gravé dans les cœurs, je tiens des discours consolants. Et il est bien rare que j'oublie d'offrir quelque pièce qui lui a — soi-disant — appartenu : un bouton, une pipe, un morceau de galon, un numéro d'uniforme, n'importe, qu'on vénérera désormais comme une relique.

« A ce moment, je vois la douleur à nu, et si cuisante qu'elle rend les gens faibles et tremblants comme des feuilles, sans volonté. Et alors, tout est à moi... « Prenez, mon ami, mon enfant, vous qui avez connu mon fils ». On m'assied à sa place, sur sa chaise, on me donne à manger, on emplit mes poches, et parfois j'en profite pour soulager la nappe blanche de quelque couvert d'argent que je glisse à propos dans ma musette.

« Plus tard, lorsque je suis bien restauré, on veut apprendre mon histoire de soldat, ces courtes pages de mon passé, les seules que je puisse avouer sans rougir et conter sans mensonge ; j'explique alors où je fus blessé et comment je gagnai ma croix en Champagne, quand j'allai, sous le feu de l'ennemi, chercher un de mes chefs à demi mort, ce commandant Puix, que je rapportai triomphalement dans nos lignes, sur mes épaules.

« Si j'ai quitté le régiment, si je suis un déserteur, c'est, sans doute, que j'ai ça dans la peau : le désordre et l'indiscipline... C'est un souvenir d'avant

la guerre, de mon abjection ancienne... Mais passons !... Les gendarmes devraient me ramasser et me reconduire au feu : là, je marche droit.

« Dans les villes, loin du front, j'ai oublié le culte du devoir, parmi les vieux et les malingres, les embusqués et ceux qui trouvent que « ça dure trop », et ceux qui mettent le doigt sur la balance, en vendant le pain, les bistrottes et les trafiquants, ceux qui exploitent les gens de l'arrière, la femme et l'enfant du poilu. Je traîne avec les blessés, aux portes des gares et sur les bancs des jardins publics, avec ceux qui dansent sur un pilon de bois, ceux qui sautent entre deux béquilles, les épaules plus hautes que la tête, le corps déhanché comme un pantin...

« Tac ! Tac ! Tac ! Notre bande va par les rues étroites, dans le bruit cadencé de nos cannes, de nos pilons, de nos béquilles. Avec la nuit, d'autres mutilés surgissent au carrefour des voies, d'un peu partout. Il en est qui, privés de la vue, suivent d'un bâton craintif la bordure des trottoirs : il en est qui, défigurés, s'enhardissent à risquer un pas hors des réduits sombres où ils terrent, le jour, leurs masques d'épouvante, tandis qu'issus de derrière une borne, et pas beaucoup plus hauts qu'elle, des moitiés d'hommes, en s'aidant des deux mains, poussent sur ses roulettes le plateau qui leur sert de socle... Ecoutez le tumulte de leurs charriots : c'est la guerre !...

« A ces heures, il me suffit d'écouter les femmes à la fontaine débiter la liste noire, celle des tués du voisinage, pour connaître où j'aurai à me présenter le lendemain.

« L'autre soir, j'ai, de la sorte, été sonner à la porte d'une maison tranquille. Tout de suite, je compris mon erreur, mais il était trop tard. Car la dame, qui m'ouvrit elle-même, répétant le nom que j'avais prononcé, répondit : « Ce n'est pas ici... Mais j'aime votre uniforme, marsouin... Entrez, reposez-vous : c'est une femme d'officier qui vous l'offre. »

« Elle m'installe devant une table bien servie, elle emplit mon assiette et mon verre, elle jette sur la nappe une poignée de cigares et de sucreries et, pour m'éviter d'avoir à rougir de ma faim, elle se retire, me laissant seul.

« Alors, profitant de son absence, je me glisse avec précaution dans l'obscurité d'une pièce voisine. Sur une commode, brillant dans la pénombre, deux baguiers remplis de bijoux, et je ne vois plus qu'eux. Et soudain « clic ! » une lumière intense... Je me retourne : un homme est couché sur ce lit.

« Poissé ! Je suis pris sur le fait !... Ainsi donc, la chose fatale, si souvent entrevue dans mes cauchemars, s'est produite. L'heure a sonné du châtiment, me voici acculé au crime... Impossible de faire autrement : il m'a vu, il va donner l'éveil... Et, affolé, je me précipite les mains en avant, prêt à chercher sa gorge...

« Cependant, il élève au-dessus de son oreiller une tête de cadavre avec un œil vacant, la moitié d'une mâchoire emportée, un bandeau noir sur le front... une gueule tragique de soldat qui force le respect. Puis, étendant vers moi ses bras amaigris, comme pour accepter la lutte inégale :

café d'orge grillé, soupes claires, morceau de pain moisi minuscule et rogations nerveuses de viandes indéfinissables.

Mais ceux qui avaient de l'argent pouvaient faire venir des suppléments du dehors. Une cantine fonctionnait même, vendant très cher : bière, saucisses, fromage ou chocolat.

C'était un luxe que ne pouvait point se permettre Lison, tant de posséder la plus petite somme d'argent sur elle au moment du naufrage de *L'île-de-France*.

Elle n'avait que sa bague de fiançailles et son alliance.

Elle aurait pu les vendre aisément depuis sa détention, mais elle préférait subir toutes les privations plutôt que de se séparer de ces souvenirs des meilleurs jours de sa vie.

Ceux qui étaient internés avec elle dans la forteresse de Zwickau venaient d'un peu partout et représentaient des nationalités différentes.

Il y avait des Belges rebelles à la domination allemande, et que, de Bruxelles ou de Liège, on avait envoyés apprécier la culture en Allemagne ; des Polonais qui n'avaient point considéré le maréchal Hindenburg comme un libérateur ; des Anglais, surpris outre-Rhin par le début de la guerre ; enfin des Français des départements du Nord, et quelques-uns des passagers capturés sur les bateaux que le corsaire *Haifisch* avait coulés.

Tous ces prisonniers étaient des civils impropres à porter les armes, de par leur âge ou leurs infirmités et des femmes ou des enfants.

Le colonel Prahler, gouverneur de Zwickau, venait parfois les visiter en grande pompe. C'était un vieillard, président d'une société de vétérans de la guerre de 1870.

Il était sévère au point de vue de la discipline ; il exigeait de grandes marques de respect, et, de-

« — Un du 100 !... Un de mes coloniaux !... Et il s'arrête et me regarde, comme paralysé par l'émotion, et il crie : « Antoinette ! Antoinette ! »

« La dame arrive. Je suis là, dégrisé, chancelant, la stupeur me cloue sur le sol. Que veut-il dire ?... A-t-il vu, n'a-t-il pas vu ?... A-t-il compris ou n'a-t-il pas compris mon geste horrible et ce que je voulais : les bijoux ?...

« — Antoinette ! fait-il encore, en me montrant du doigt : c'est bien lui ! Je l'aurais reconnu entre mille ! C'est lui qui m'a sauvé la vie, qui m'a emporté sous le feu. » Et se tournant vers moi : « Approche, donne-moi tes joues, ton front, viens que je te presse contre mon cœur... Si tu es pauvre, ma maison est tienne, tout est à toi... Tu es mon sauveur, mon enfant, mon fils...

« Le commandant Puix !... Je rectifie la position. Un large souffle vivifiant gonfle ma poitrine. Je sens la poudre : je vois les champs, les plaines, la campagne bouleversée d'obus et, dans le ciel, la grande ombre du drapeau... Et puis, tout tourne dans ma tête, mes yeux sont brouillés.

« Longtemps, affalé sur une chaise, j'ai pressé ma croix contre mes lèvres, longtemps j'ai sangloté comme un gosse. »

André Savignon.

EXPOSITIONS

Pour le jouet français

Le 15 mai prochain, sera inaugurée, au Pavillon de Marsan, une exposition du Jouet français, organisée par l'Union centrale des arts décoratifs. Nous avons pu, il y a quelques jours, jeter un coup d'œil indiscret sur un certain nombre des envois qui participent à cet ensemble. Dès aujourd'hui — et qui en est donc ? — nous pouvons affirmer une fois de plus que le jouet de Nuremberg et le produit allemand sont bien battus.

ÉCONOMISONS POUR NOS ARMÉES

En France, dans les circonstances présentes, toutes nos idées, tous nos efforts « continus », tous nos actes doivent avoir un même but : agir pour notre liberté, agir pour le Pays !

De même que dans les arsenaux et dans les usines de guerre, jour et nuit, des centaines de mille d'ouvriers produisent tout le matériel indispensable à la Défense Nationale.

De même nous devons nous attacher tous les jours, en économisant et en prêtant nos épargnes au Trésor, à fournir à l'Etat les ressources exceptionnelles dont il a besoin pour l'entretien de nos armées !

Ne conservons donc pas improductives nos disponibilités, augmentons-les et transformons-les en Bons et en Obligations de la Défense Nationale.

Tout en faisant un placement de toute sûreté et très avantageux, nous apportons aux combattants les armes qui leur sont nécessaires.

Rappelons que le public peut souscrire à ces obligations au prix de 95 fr. 35 par 100 francs, remboursables au plus tard en 1925, du 15 au 30 avril, à Paris et en province, chez tous les comptables du Trésor et aux guichets de la Banque de France.

vant les Français, il rappelait volontiers que, jeune lieutenant, il avait sali de ses bottes boueuses les parquets du château de Versailles, à la suite de Guillaume I^{er} et du chancelier de fer Bismarck.

A part quelques manies, il n'était point désagréable, et il disait aux captifs :

— Vous n'êtes pas ici des prisonniers, mais des otages ! Vous répondez simplement de la vie et de la sécurité des Allemands qui se trouvent dans vos pays.

Et les otages attendaient avec impatience qu'on les échangeât, sauf les Belges et les Polonais qui ne pouvaient point avoir cet espoir.

Un fonctionnaire civil militarisé, du nom de Fleischer, était directeur de cette prison particulière. Il devait en réalité appartenir à la police.

Il passait son temps à interroger séparément ses détenus pour essayer d'apprendre quelque chose capable de le faire valoir auprès de ses chefs.

C'était lui qui, à un moment, s'était servi de Frieda Brandt comme interprète.

Enfin, Lison avait pour geôlier direct de son dortoir un individu boiteux et borgne, qui s'appelait Koth, qui traitait servilement ceux ou celles qui pouvaient lui faire des cadeaux d'argent, et qui était d'une injustice et d'une sévérité sans égales lorsqu'il ne recevait pas de pourboires.

Il y avait, en outre, le médecin de la citadelle, le docteur Weiss, qui devait examiner les malades et veiller aux précautions sanitaires.

Le docteur Weiss n'était pas Allemand, mais Suisse. Il était établi en Saxe depuis fort longtemps, et on l'avait nommé à ce poste parce que le personnel médical de Zwickau se trouvait fort réduit depuis la guerre.

Toute de médecins saxons, partis aux armées

FEUILLETON D'EXCELSIOR • DU 15 AVRIL 1916

33

Un Cœur blessé

ROMAN

par Edouard PONTIÉ

CHAPITRE XXII

La forteresse de Zwickau

Il y avait près de deux mois que Lison était retenue dans la vieille forteresse de Zwickau, en Saxe, où on l'avait conduite après son arrivée à Hambourg.

Le séjour y était en somme supportable, et ce n'était pas une prison trop sévère.

Un peu en dehors de la ville, sur une élévation de terrain, il y avait quelques bâtisses anciennes, percées de meurtrières, avec quatre tourelles branlantes, le tout entouré d'un fossé sans eau. Voilà ce qui constituait la citadelle.

Au centre était une grande cour plantée de beaux arbres, où les prisonniers et les prisonnières mêlés passaient la journée, si cela leur convenait.

Dans les bâtiments étaient aménagés des dortoirs rudimentaires, paillasses et couvertures à même le sol, dont certains, réservés aux femmes, servaient également de réfectoire.

La nourriture, par exemple, était immangeable :

Copyright by Edouard Pontié, 1916. Reproduction, traduction et mise au cinéma réservées.

LES TOMMIES à Rouen

Quand on arrive à Rouen, ce qui frappe tout d'abord ce sont les uniformes kakis; à vrai dire, on ne voit qu'eux: officiers bien découplés dans leurs tuniques ajustées, le cou libre, sportifs et élégants, avec leur buffleterie de cuir fauve; Tommies qui s'en vont droits comme à la parade et la badine sous le bras; Écossais aux jambes nues avec, au talot, le



chardon d'or. Des cavaliers hindous, semblables, avec leurs turbans jaunes, à des princes de Mille et Une Nuits, retiennent leurs petits chevaux qui glissent sur les pavés; à la porte du vieux Palais de Justice, des plantons fument la pipe et un ordonnance tient par la bride un cheval tout sellé qui attend quelque officier d'état-major. En anglais est écrite la décision assez baroque affichée dans tous les bars, dé-

bits et cafés et qui régleme les boissons qu'on peut boire assis et à quelles heures de la journée, tandis que d'autres sont tolérées à d'autres heures à condition qu'on les absorbe debout, au comptoir; en anglais aussi le papillon qui, dans chaque tramway, enjoint aux militaires de payer leurs places sans récriminer.

Pour peu qu'il fasse un peu de brouillard, on se croirait sur les quais de la Tamise, alors qu'on est au bord de la Seine et il y a souvent du brouillard dans cette



bonne ville qui semble être le déversoir de toutes les eaux du ciel. Des remorqueurs passent en sifflant, crachant leur fumée noire, un grand navire-hôpital attend, portant, avec le drapeau de la Croix-Rouge, le pavillon aux couleurs britanniques.

À l'apéritif, sur le cours Boieldieu, les terrasses sont prises d'assaut, toute la gentry y devise aimablement; le soir, il ne faut pas compter trouver une

place au café, dont l'air est chargé de l'aromatique fumée du tabac de Virginie, montant en nuage bleu des pipes de bruyère. Derrière le théâtre, une taverne, à l'heure du dîner, présente une grande animation; la gaieté y est exubérante et d'un genre beaucoup plus montmartrois que rouennais. La place Pigalle n'est pas si loin du boulevard Jeanne-d'Arc. Il y a de petites silhouettes — jupes courtes, bottes jaunes, chapeaux inattendus — qui semblent venir tout droit de Montmartre.

Le commerce est florissant, les boutiques sont plus achalandées que jamais, les pâtisseries font for-



tune; le prix des choses est marqué aussi bien en shillings qu'en francs, en pence qu'en centimes; les demoiselles de magasin sont devenues polyglottes; tout le monde d'ailleurs se met à parler anglais.

Flaubert, Maupassant, Barbey d'Aurevilly ne reconnaîtraient plus leur ville et les vieilles maisons, les vieilles maisons de la place du Marché, de l'impasse des Hauts-Mariages, ou de la rue du Cloître, qui sont là depuis des siècles et des siècles et qui ont vu tant de choses! les vieilles

maisons de Rouen ne sont pas encore revenues de leur stupeur. Des Anglais! des Anglais qui se promènent comme s'ils étaient chez eux! Tout d'abord, elles ont cru que la guerre de Cent ans recommençait. Peu à peu, elles se font une raison; mais ce n'est pas à leur âge qu'on s'habitue vite aux choses nouvelles...

Cependant, les Anglais déambulent, bien vêtus, équipés de neuf, frais rasés, souriants. Ils n'ont pas du tout les airs rogués et maussades que leur donnaient nos caricaturistes d'avant l'Entente. Ce sont des gens charmants, ils auraient d'ailleurs bien tort de ne pas l'être puisqu'ils se trouvent si bien chez nous.



André Warnod.

Communiqués

L'exposition de la Triennale, salle du Jeu de Paume (terrasse des Tulleries), est prolongée de quelques jours. Elle restera encore ouverte: dimanche 16, lundi 17 et mardi 18. Les œuvres seront remises aux artistes les 19 et 20 avril, de 9 heures à midi et de 1 h. 1/2 à 5 heures.

L'Union Centrale des Arts Décoratifs annonce pour le 13 mai l'ouverture d'une exposition de modèles de bijoux artistiques créés à Paris depuis la guerre.

Salle Récamier (5, rue Récamier). — Aujourd'hui, à 9 heures, représentation de gala au profit des poètes chaumonniers, sous la présidence d'honneur de Charles Grandmougin et Xavier Privas.

L'Echo de Chine, qui se publie à Shanghai et qui est le journal des intérêts français en Extrême-Orient, édité en supplément un « Bulletin commercial d'Extrême-Orient » dans lequel les commerçants, les financiers et les industriels français trouveront tous les renseignements susceptibles de les intéresser.

Nous rappelons à nos lecteurs que les architectes, experts et ingénieurs des départements envahis ont formé entre eux une Union amicale et professionnelle dont le siège social et la permanence se trouvent à Paris, 10, rue Condorcet; leur but est d'assurer l'évaluation exacte et rapide des dommages matériels subis du fait de la guerre par les habitants et les collectivités des départements envahis, en mettant à leur disposition un groupement d'architectes, experts et ingénieurs choisis, habilités et connaissant parfaitement les régions ravagées.

L'Aide et Protection, société nationale de Secours mutuels approuvée, des mutilés, blessés et réformés de la guerre (siège social 25, rue Chapon, à Paris) invite tous les mutilés, réformés et blessés, sociétaires ou non, à assister à la réunion qui se tiendra demain dimanche 16 avril, à 9 h. 30, à la mairie du troisième arrondissement (square du Temple).

COURS ET CONFÉRENCES

Aujourd'hui, 16, rue de la Sorbonne, à 4 heures, clôture des conférences de M. Henry Bidou sur: la Pologne.

SITUATIONS

Brochure envoyée franco, FIGIER rue de Rivoli 53, Paris.

ou retenus dans les hôpitaux, il avait bien fallu prendre ce Suisse qui exerçait du reste dans la ville depuis trente ans.

Celui-là était véritablement un brave homme. Certes, il était convaincu de la puissance invincible et de la force de sa patrie d'adoption, mais il avait avant tout un cœur d'or et une douceur sans égale.

Lison voyait toujours avec plaisir sa figure rasée entourée de cheveux blancs, sa vaste redingote noire et son éternel chapeau haut de forme brillant qu'il avait sans cesse à la main.

Le docteur Weiss, dès le premier jour, lors de la visite d'entrée des passagers captifs de l'île de France, avait de suite témoigné un intérêt paternel pour Lison.

Le sort de cette toute jeune femme avait ému de juté ses sentiments secourables.

Et Lison, avec lui, s'était sentie immédiatement en confiance.

Les femmes ont de ces instincts qui leur font deviner ceux dont l'âme est véritablement élevée.

Elle lui avait dit comment, jeune mariée, faisant presque son voyage de nocces, elle avait vu disparaître son époux lors du torpillage du paquebot.

Il savait de plus qu'elle était orpheline, et qu'elle ne possédait plus qu'une vieille tante en Provence, et des beaux-parents à Paris, qui la connaissaient encore bien peu.

Sérieusement, le docteur Weiss songeait qu'il pourrait peut-être un jour les prévenir du sort de Lison, lorsqu'il aurait l'occasion d'aller en Suisse passer quelques jours de vacances, ce qui ne lui était pas encore arrivé depuis la guerre.

Il l'avait presque promis à la jeune femme, dans le cas où elle ne serait pas libérée dans un délai proche.

Cependant Lison ne lui avait rien dit de ses aventures avant son mariage.

Elle comprenait bien que si les Allemands apprenaient quoi que ce soit de son passé, elle ne serait certainement pas mise en liberté lors d'un échange de prisonniers civils et qu'elle avait tout à craindre d'une révélation quelconque.

Aussi, lorsqu'un jour, brusquement, elle fut mise en présence de Frieda Brandt, elle ressentit au cœur un coup terrible.

En entrant dans le bureau où le directeur Fleischer se livrait à ses investigations policières, la première personne qu'elle aperçut, debout devant la fenêtre, fut l'espionne qui l'avait menacée au Mas des Oiseaux.

C'était celle qui était venue lui demander compte de la mort de Karl Mandel, la grande femme aux cheveux blancs et à la jupe grise qui s'était enfuie à bicyclette sur la route de Gardanne à Aix!

Dans la vieille forteresse de Zwickau, elle s'était bornée à traduire l'interrogatoire banal de Fleischer et les réponses simples de Lison.

Elle avait à peine ajouté, en allemand, quelques mots qui semblaient sans importance à la fin de la comparution.

Puis le gélier Kolb avait emmené Lison rapidement pour la reconduire dans la cour.

Mais la jeune femme, en quittant le bureau, avait parfaitement senti le regard de Frieda s'appesantir méchamment sur elle.

Elle avait compris qu'elle était reconnue et qu'elle était à la merci de l'espionne au moment où celle-ci le voudrait.

Pourquoi cette femme n'avait-elle point parlé de suite?

Lison ne pouvait pas le deviner.

Pourtant elle ne doutait pas qu'elle ne le fit un jour!

Elle se rappelait si nettement les mots qu'elle avait échangés, certain soir de l'enfermement de Karl Mandel, avec la passante inconnue, l'espionne certaine, qui était revenue ensuite effleurer la menace à sa porte.

Cette femme lui avait prédit qu'un jour toutes deux se retrouveraient face à face et que le meurtre du flancé maudit de Francfort retomberait sur sa tête.

Et voici que la fatalité venait justement de jeter Lison dans ses griffes.

Peut-on lutter contre de semblables événements!

Il avait fallu que toute jeune mariée et heureuse, Lison s'embarquât pour l'Amérique, que le paquebot fût torpillé dans l'Atlantique par un pirate allemand et que, de nouveau prisonnière, la malheureuse vint en captivité à Zwickau!

Lison l'avait crié trop haut son bonheur, en répétant avec orgueil à cette espionne qu'elle ne la laissait partir que pour aller à Francfort dire aux Mandel, par vengeance, qu'elle était heureuse, et que la terre de France gardait à jamais celui qui avait voulu être son bourreau!

Maintenant elle était aux mains de ceux qu'elle avait bravés, la terre d'Allemagne certainement ne laisserait pas échapper l'imprudente.

Une fois dans la cour de la vieille forteresse, Lison, bouleversée par l'émotion, fut prise d'un tremblement nerveux, et vit tout tourner autour d'elle.

Ses compagnons de captivité, les arbres, les murs, parurent danser à ses yeux une ronde folle.

Elle ouvrit les bras, fit trois pas en vacillant, et soudain s'abattit, la tête en avant, sur le sol.

Elle ne reprit connaissance que dans le dortoir, sur sa paille, où on l'avait transportée.

(A suivre.)

LA GUERRE SCIENTIFIQUE

Les nouvelles tranchées allemandes

Les Allemands ont pu étudier tout à leur aise depuis qu'existe la guerre de tranchées les effets destructeurs de nos projectiles et se rendre compte exactement de la façon dont les divers éléments de leurs lignes de défense résistaient à nos marmites. En raison des constatations qu'ils ont pu faire chaque fois que nos artilleurs arrosaient leurs positions, ils ont décidé d'apporter des modifications importantes dans la construction de leurs retranchements et de changer de



Tranchée allemande de première ligne

fond en comble les règlements qui édictaient la façon rigoureuse de construire l'édification des abris, parapets, réseaux de fils de fer. En outre, ils ont aussi amélioré quelques-uns de leurs engins de tranchées et résolu de protéger les hommes exposés par leur mission au feu de nos divers obus. Ces nouvelles conceptions ont fait l'objet d'ordres secrets qui ont été transmis, pour être exécutés immédiatement, aux différents chefs d'unités.

L'état-major ennemi a prescrit d'aménager à l'avenir dans chaque secteur deux positions de défense distantes de 100 à 150 mètres l'une de l'autre et pourvues chacune d'un réseau de fils de fer. Une position intermédiaire peut être construite, si la nécessité s'en impose, entre les deux lignes principales. Enfin, en arrière des secondes lignes de tranchées, les villages voisins doivent être transformés en puissantes fortifications.

Les réseaux de fils de fer sont fixés aussi fortement que possible. Les officiers doivent veiller à ce que leurs hommes les entretiennent en bon état. Il est conseillé aux commandants de corps d'édifier plusieurs réseaux de faible largeur de préférence à un seul, quelle qu'en soit la profondeur. Lorsque les tranchées adverses sont très proches l'une de l'autre, le réseau doit être conçu en spirale et les fils barbelés sont alors maintenus par des piquets disposés en forme de tire-bouchon et reliés fortement ensemble.

La défense accessoire est complétée par des boyaux d'écoute, mais le parapet de ceux-ci doit être fait de manière à laisser le champ libre aux tireurs qui sont placés dans les divers ouvrages frontaux ou de flancement. A cet effet, il est né-



Boyaux de cheminement allemand

cessaire d'étaler la terre du parapet et d'aménager ces boyaux à la façon des ouvrages pour tir de flancement et par conséquent de les recouvrir autant que possible de roudins et de terre. Comme les obus peuvent effondrer la couverture et par

suite obstruer le boyau, il est ordonné de prendre les dispositions indispensables pour être en communication assurée avec le guetteur qui se trouve dans la chambre d'écoute afin d'éviter toute surprise. En outre, les officiers doivent avoir pris à l'avance toutes les précautions utiles pour barrer le boyau en cas d'attaque, car il constituerait alors un cheminement de haute valeur pour l'adversaire. A cet effet, des chevaux de frise sont préparés de façon à pouvoir être jetés aussitôt dans les boyaux. Des exercices sont prescrits fréquemment pour que les fantassins soient à même d'exécuter facilement ces barrages.

Les hommes de confiance qui sont chargés du rôle de guetteur ont été munis d'un casque nouvellement imaginé à leur usage. Celui-ci comprend deux parties : le casque proprement dit et la plaque antérieure de renfort. Le casque lui-même est fait d'une seule pièce, en tôle d'acier dont l'épaisseur est de 0 cm. 15. Il ressemble étrangement au nôtre, mais son couvre-oreille descend plus bas. Il est peint en gris et ne porte aucun ornement. Son poids est de 1 kilogramme 175. La plaque de renfort couvre la moitié antérieure du casque qui, complet, a un poids de 2 kilos. 080.

Les abris ont été l'objet de modifications importantes. Ils sont creusés maintenant soit sous le parapet, soit immédiatement en arrière de la tranchée de première ligne, à environ 10 à 12 mètres. Cette conception nouvelle a été nécessitée par les réclamations des officiers de troupe qui avaient remarqué que les hommes se rendaient trop difficilement et trop lentement dans la tranchée de tir lorsque les abris étaient distants de celle-ci de plus de 20 mètres. Les boyaux d'accès qui mènent à ces abris sont larges avec des parois inclinées pour éviter les éboulements. Chaque abri est pourvu de deux sorties qui ne doivent jamais être tournées vers l'ennemi. Ils sont assez spacieux pour loger deux groupes de huit hommes. La distance entre chaque abri est réglée à 40 mètres. L'état-major allemand s'est rendu compte que les anciens abris étaient trop profonds; ils atteignaient alors souvent 15 mètres. Maintenant il semble prouvé à nos ennemis que sous 3 m. 50 de terre, les hommes n'ont rien à craindre d'un obus de 150; aussi il est interdit de creuser des abris plus profonds. Les Allemands ont renoncé à chercher des moyens de protection contre les projectiles de très gros calibre qui bouleversent



Entrée d'un abri allemand de première ligne

tout. Par suite des éboulements possibles dus à l'explosion d'un obus, l'emplacement qui se trouve devant l'entrée de l'abri doit être aussi spacieux que possible avec des parois de terre inclinées. Les cadres de chaque entrée sont renforcés avec des traverses en fer ou du béton. Il est défendu de construire des portiques qui résistent mal à l'artillerie et en s'écroulant obstruent les orifices d'accès des abris. Pour dissimuler les entrées aux aviateurs, les boyaux d'accès sont surmontés de tôle ou de planches recouvertes de terre.

Des abris spéciaux de combat ont été aménagés pour les mitrailleuses. En outre, d'autres abris sont creusés, pour mettre ces engins à l'abri pendant les bombardements de tranchées, à proximité des autres afin de pouvoir les ramener aussitôt que se déclanche l'attaque d'infanterie. Toutes ces constructions doivent être bétonnées et admirablement protégées contre les éboulements. Les pionniers ont l'ordre impératif d'en vérifier la résistance.

Enfin, les ordres secrets demandent que les voies qui mènent aux tranchées de première ligne soient multipliées et élargies suffisamment afin de permettre un transport plus facile des matériaux et du matériel.

Quelques engins nouveaux ont fait en outre leur apparition dans les tranchées allemandes. C'est d'abord un petit canon, sorte de réduction du canon de campagne, qui tire des obus de 77 chargés souvent d'un explosif à l'aspect nacré. La nouveauté réside dans les rayures spéciales de ce canon et dans la nature de la charge explosive qui paraît indiquer que nos ennemis sont parvenus à fabriquer des poudres avec des corps inusités,

peut-être avec de la pâte de bois. C'est aussi une torpille qui se partage dans l'air en éventail et laisse tomber 5 à 6 bombes qui en détonant couvrent de leurs éclats environ 200 mètres carrés d'après les Allemands.

Enfin, récemment, lors d'une de nos attaques couronnée de succès, nos soldats ont trouvé dans les tranchées ennemies des fusils munis d'un magasin mobile qui permet de tirer 15 cartouches de suite. Les fusils pourvus de ces magasins ne sont utilisés que dans la guerre de position et ne doivent être entre les mains que des tireurs de choix.

Petite gazette de la Comédie

L'ordre du spectacle a ses lois aussi bien que l'ordonnance d'un repas; le cerveau, l'âme des spectateurs sont aussi délicats que leur estomac, et offrir suivant l'affiche de mardi, la farce de l'Anglais tel qu'on le parle au début de la représentation pour continuer par le Baiser et finir la soirée en jouant la tragédie d'Electra, cela équivalait à un dîner où l'on servirait une mousse au chocolat à la place des hors-d'œuvre et le rôti comme dessert! Dans l'Anglais, Numa et Croué ont repris Hogson et le garçon tenu, pendant leur absence, par Grand et Barral. Le Baiser a valu un beau succès à Berr, aimablement secondé par Mlle Lifrand.

Electra a produit sur le public une impression profonde. La pièce de Sophocle si vigoureusement traduite, ou plutôt si pieusement transplantée chez nous par M. Alfred Poizat, atteignait à sa quarante-cinquième représentation depuis son entrée à la Comédie le 4 février 1907. Electra n'a pas fourni de sérieuses représentations pour les œuvres de répertoire, elle n'a pour ainsi dire jamais quitté l'affiche, où nous la trouvons encore le 25 janvier 1914. L'interprétation de 1916 ne présente que deux nouveautés : le rôle de la choréiste, joué il y a deux ans par la regrettable Léo Malraux, passe à Mme Garay-Myriel et Pylade, figuré par Fontaine en 1914, nous est montré sous les traits d'Alcover. Les autres personnages sont incarnés par les artistes qui les avaient créés ou repris. Trois d'entre eux : Silvain, Albert Lambert fils et Mlle Madeleine Roch, splendide Clytemnestre, se détachent en superbe relief. Mme Louise Silvain a quelques belles attitudes, elle se lamente avec une sincère et tendre émotion sur l'urne où elle croit les cendres d'Oreste renfermées; sa conviction, son ardent désir de bien faire justifient en somme les applaudissements et rappels que lui prodiguent les spectateurs.

Mercrèdi, après la Première Bérénice, la Mégère apprivoisée est représentée devant une salle comble. Décidément, le public demande des pièces gaies; en dehors des chefs-d'œuvre du répertoire, il réclame des spectacles où il pourra délester ses nerfs et oublier un moment ses ennuis; la Mégère lui apporte cette allégresse; il y a là une indication que le Comité et l'administrateur ne doivent pas négliger.

Judi, en matinée classique : Andromaque et Poil de Carotte. Mlle Madeleine Roch reprend Hermione. Drapée avec beaucoup d'art et de goût, la jeune tragédienne, désormais en pleine possession du rôle, joue la fille d'Hélène avec cette intensité de vie où s'exaspèrent les humains aux heures des crises douloureuses.

Un petit regret : puisque Mme Weber cédait Hermione à sa camarade, pourquoi ne lui a-t-on pas rendu le rôle d'Andromaque? Mme Bartet y est admirable, je suis heureux de le redire; mais nous l'avons souvent applaudie dans la scène d'Electra que Mme Weber n'a pas interprétée depuis plusieurs années! Or, Andromaque a été un des plus éclatants triomphes de la grande tragédienne. Mmes Bartet et Weber ne pourraient-elles alterner dans ce rôle, comme Paul Mounet et Silvain dans Burrhus et don Diègue?

Jacques Fenoux joue Pyrrhus avec chaleur et style. Quant à de Max..., s'il s'agissait de lui seul, je ne dirais plus rien, mais il y a Racine! Et il faut bien rappeler aux hôtes de la Comédie qu'Andromaque est une œuvre d'origine française écrite par un jeune homme de vingt-sept ans dans « l'emballage » de la passion, et non une adaptation d'un conte oriental, un épisode des Mille et une Nuits.

Le soir, après la Paix chez soi, la Figurante a reparu sur l'affiche, d'où le départ de Féraudy l'avait exilé le 25 février.

Vendredi, la Comédie donne deux représentations des Rantzau, l'une au cours d'une « matinée à bénéfice », l'autre le soir en spectacle « ordinaire ».

Les Rantzau ont été créés à la Comédie-Française le 27 mars 1882 avec Got, Maubant, Worms, Coquelin et Mme Bartet dans Jean, Jacques et Georges Rantzau, Florence et Louise. Gros succès d'interprétation et de mise en scène qui produit soixante-dix représentations dans l'année. Les Rantzau sont affichés en 1883 et 1884. Ils ne reparaissent que le 23 juillet 1896, avec Leloir, Laugier, Albert Lambert fils, Féraudy et Mlle Du Minil. Joués en 1897 et 1898 nous les retrouvons le 1^{er} janvier 1903. Cette reprise fournit huit représentations jusqu'au 3 février. Leloir, Laugier et Féraudy ont conservé leurs rôles; Leloir et Mlle Génial jouent Georges et Louise.

De 1882 à 1903, les Rantzau ont été représentés cent quinze fois.

Emile Mas,

THÉÂTRES

LE PALAIS-ROYAL NOUS RAMÈNE AU « PETIT CAFÉ »

Le théâtre du Palais-Royal nous ramène à ce *Petit Café* de M. Tristan Bernard, où tant de personnages si pleins de vie se sont donné rendez-vous. La pièce a retrouvé son succès d'avant-guerre et présente son public, au même temps que quelques-uns de ses principaux interprètes. C'est, cette fois, M. Harry Baur qui nous donne la nette silhouette du patron. M. Mondos est un agent d'affaires hardi, rois, féru des enquêtes consciencieuses dans les établissements de nuit. Le garçon de café millionnaire, M. Louvigny, victime de ces deux compères, est d'un comique qui déborda de jeunesse. Au dernier échelon hiérarchique, mais au sommet de l'échelle d'où se détermine le rire, est joué M. Palau, plongeur aimable, de bonne bêtise et de camaraderie désintéressée. M. Victor Henry est un fétard d'admirable allure. D'autre part, il convient de féliciter la fille du patron, Mlle Jane Renouard, excellente dans ce rôle qu'elle a créé; Mlle Fontenay, rigoureuse à la cravache égingante, et Mlle Albany, Béatrice d'Aquilaine d'une séduction moins encline aux mêmes rigueurs.

A l'Opéra. — La première représentation de *Carmina Burana*, concert de musique et de danse, aura lieu demain. L'argument est de M. Fr. Funch-Brentano. La musique a été écrite de divers recueils, imprimés et manuscrits, de la première moitié du dix-septième siècle, par MM. Henri Quillard et Louis Lefort; elle a été orchestrée par M. Henri Busser.

Rigoletto sera joué intégralement à cette même matinée avec Mlle Yvonne Gall et Lapeyrette, MM. Sullivan, Nolé et Pressat dans les principaux rôles.

A l'Opéra-Comique. — Dimanche de Pâques, matinée à 2 heures 1/2, la *Tosca* (Mlle Marthe Chenal, M. Fontaine, Jean Périot), les *Amoureux de Catherine* (Mlle Tissier, Vauclair, MM. Féraud de Saint-Pol, Pailhant). Soirée à 7 h. 1/2, *Manon* (Mlle Geneviève Vix, MM. Léon David, Jean Périot, Blanche, Mlle Pavillon).

Lundi de Pâques, matinée à 1 h. 1/2, *Pollux*, *Lakmé*, Soirée à 7 h. 1/2, *Carmen*.

Aux Bouffes-Parisiens. — Le théâtre des Bouffes-Parisiens annonce pour lundi prochain la première de son nouveau spectacle, *Palais et Perimulier*, comédie-bouffe en trois actes adaptée de l'anglais par M. John N. Raphael.

Au Trocadéro. — La Coopération des Artistes organise pour dimanche prochain une grande matinée de gala. Au programme : *Werther* (3^e acte), chanté par Mlle Brachy, conté et M. Lheureux. Première représentation de *Greenaway*, divertissement anglais dansé et chanté par Mmes Bugg, Goussier, Chabot, Boy, Exonnet, Aveline, de Craponne, Diaz et Mastrou, *Madame Roland* (3^e acte), par Mlle Nina Ratti, Mlle Schneider, M. Roland. Reprise exceptionnelle du chef-d'œuvre d'Offenbach : *La Chanson de Fortunio*, chantée par Mlle Angèle Gril, Cébron-Nobens, Vary Thérèse, Kerny, Sylva, R. Corry, G. Pierry, MM. J. Thérèse et Villy. *Aux morts pour la patrie*, scène funèbre exécutée par quinze artistes de la danse de l'Opéra, accompagnés par M. Bazelaire et son ensemble de quarante violoncelles et au piano par M. Gille. L'interprète idéal de Chopin. La chanson française ressuscitée dans un ensemble exceptionnel réunissant les noms de Mmes Lise Berry, Alice Bonheur, J. Bourdon, M. Demougeon, A. Goussier, Méaly, Polaire, J. Sautier, Anna Thibault, MM. Aïre, Goussier, Delmas, Druem, Furrer, Galipaux, V. Hyspa, Polin, etc., etc. Orchestre de cinquante musiciens, sous la direction de M. Emile Bourgeois.

L'universaire de Cornaille. — En raison des circonstances, le Comité Cornaille a décidé de remplacer cette année le défilage habituel à la statue du poète par une matinée qui sera donnée aux Hautes Etudes Sociales, le lundi 29 mai. Au programme, un poème dialogué de M. Camille Le Senne, le *Deuil de Cornaille*, dont les principales interprètes seront Mlle Margès, de l'Odéon (la Muse des Gloires) et Mlle Guina-Rudel (la Muse des Deuils).

Une inauguration. — Mercredi 3 mai, à 2 heures de l'après-midi, aura lieu, dans le jardin de l'hôtel de la rue de la Harpe, la cérémonie d'inauguration du monument élevé à la mémoire des membres de la Société des Auteurs dramatiques, que, sur la demande de la commission, l'éminent statuaire M. Bartholomé a bien voulu se charger gracieusement d'exécuter.

Le président de la République assistera à la cérémonie.

SAMEDI 15 AVRIL

Comédie-Française. — A 8 h. 30, *le Cid*, *les Plaideurs*. A 7 h. 45, *les Guirlandes*, *la Mégère apprivoisée*.

Opéra-Comique. — Relâche.

Opéra. — A 8 heures, *le Médécia malgré lui*, *le Légataire universel*. A 8 heures, *Par la gloire*.

Théâtre Antoine. — A 8 h. 30, *l'Homme qui assassina*. A 8 h. 30, *maître*, *jeudi*, *samedi* et *dimanche*.

Théâtre d'Orléans. — A 8 h. 30, *le Cid*, *le Médécia malgré lui*, *le Légataire universel*.

Théâtre de la Renaissance. — A 8 h. 30, *le Cid*, *le Médécia malgré lui*, *le Légataire universel*.

Théâtre de la Renaissance. — A 8 h. 30, *le Cid*, *le Médécia malgré lui*, *le Légataire universel*.

Théâtre de la Renaissance. — A 8 h. 30, *le Cid*, *le Médécia malgré lui*, *le Légataire universel*.

Théâtre de la Renaissance. — A 8 h. 30, *le Cid*, *le Médécia malgré lui*, *le Légataire universel*.

Théâtre de la Renaissance. — A 8 h. 30, *le Cid*, *le Médécia malgré lui*, *le Légataire universel*.

Théâtre de la Renaissance. — A 8 h. 30, *le Cid*, *le Médécia malgré lui*, *le Légataire universel*.

Théâtre de la Renaissance. — A 8 h. 30, *le Cid*, *le Médécia malgré lui*, *le Légataire universel*.

Théâtre de la Renaissance. — A 8 h. 30, *le Cid*, *le Médécia malgré lui*, *le Légataire universel*.

Théâtre de la Renaissance. — A 8 h. 30, *le Cid*, *le Médécia malgré lui*, *le Légataire universel*.

Théâtre de la Renaissance. — A 8 h. 30, *le Cid*, *le Médécia malgré lui*, *le Légataire universel*.

Théâtre de la Renaissance. — A 8 h. 30, *le Cid*, *le Médécia malgré lui*, *le Légataire universel*.

Théâtre de la Renaissance. — A 8 h. 30, *le Cid*, *le Médécia malgré lui*, *le Légataire universel*.

Théâtre de la Renaissance. — A 8 h. 30, *le Cid*, *le Médécia malgré lui*, *le Légataire universel*.

Théâtre de la Renaissance. — A 8 h. 30, *le Cid*, *le Médécia malgré lui*, *le Légataire universel*.

Théâtre de la Renaissance. — A 8 h. 30, *le Cid*, *le Médécia malgré lui*, *le Légataire universel*.

Théâtre de la Renaissance. — A 8 h. 30, *le Cid*, *le Médécia malgré lui*, *le Légataire universel*.

Théâtre de la Renaissance. — A 8 h. 30, *le Cid*, *le Médécia malgré lui*, *le Légataire universel*.

LES SPORTS

CYCLISME

Première excursion du C.E.P. — Demain, première course cycliste du C.E.P. Départ de la Porte-Maillet à 8 heures (monument Levassor) et retour à 11 h. 30.

AUTOMOBILISME

Les achats de gré à gré recommencent à Paris. — Aujourd'hui, première journée de reprise des achats; les personnes convoquées doivent présenter leurs automobiles, aux Invalides, au capitaine Périssé. Les propriétaires de voitures de bonnes marques (modèles 1911, 1912, 1913, 1914 ou 1915), quatre places, de 10 à 30 HP, pour les découvertes, et de 15 à 30 HP pour les voitures fermées, peuvent adresser des propositions au capitaine Périssé, réquisition des automobiles, Hôtel des Invalides. Ils recevront des lettres de convocation.

La mort d'un recordman. — On annonce de Coronado Beach (Californie) la mort de Bob Burman, l'automobiliste bien connu. Il a été tué au cours d'une course, par suite de l'éclatement d'un pneu, alors qu'il marchait à 160 kilomètres à l'heure. Burman était détenteur de plusieurs records, entre autres celui du mille, en 45 s. 73/100 sur piste circulaire (214 kilomètres à l'heure).

AVIATION

Deux officiers aviateurs prisonniers s'évadent. — Le capitaine Ménard et le lieutenant Pinçard, depuis des mois internés à Ingolstadt, se sont évadés et sont en France depuis dimanche. Inutile de rappeler la carrière glorieuse du capitaine Ménard, qui débuta comme adjudant dans la cinquième armée.

Le lieutenant Pinçard avait déjà essayé quatre fois de s'évader; la cinquième lui a réussi. Lorsqu'il dut, à son grand regret, aller au moment d'être pris par les Boches il n'eut qu'une idée: faire brûler son appareil. N'ayant sur lui aucune allumette, il s'avisait de mettre rapidement une cigarette à sa bouche et de demander du feu aux soldats qui commençaient à l'entourer. Un coup de crosse de fusil sur la tête fut la réponse qu'il reçut.

La Bourse de Paris
DU 14 AVRIL 1916

Marché calme et quelque peu irrégulier en ce qui concerne la tenue des cours. Tandis, en effet, que des moins-values plus ou moins sensibles sont à enregistrer dans le groupe des fonds d'Etat, on note, par contre, des progrès intéressants aux cuprifères, parmi les actions de nos grands chemins et sur le Suez. Dans l'ensemble, toutefois, c'est plutôt la fermeté qui domine.

Du côté de nos rentes, le 3 0/0 perpétuel est ramené à 81,80. Aux fonds étrangers, l'Extérieure fléchit à 84,23.

Les établissements de crédit peu modifiés. Les grands Chemins français ne subissent également que des variations peu sensibles, à l'exception du P.-L.-M., qui s'améliore à 1,020.

Par ailleurs, le Rio, que nous laissions hier à 1,732, s'avance à 1,735.

En banque, les industrielles russes sont plus calmes.

COURS DES CHANGES

Londres, 98,91; Suisse, 116 1/2; Amsterdam, 260; Pétersbourg, 185; New-York, 608 1/2; Italie, 93; Barcelone, 358.

BANQUE NATIONALE DE CREDIT

L'Assemblée générale ordinaire de la Banque Nationale de Crédit s'est tenue le 12 avril.

Les bénéfices de l'exercice ont été de :

Frs : 1.712.173,36 (contre 2.307.050,11), auxquels viennent s'ajouter :

Frs : 1.307.050,11, report réservé de 1914

Frs : 6.019.223,77

Avant tout partage, il a été prélevé :

Frs : 1.000.000 « qui ont été portés à un compte - Provisions pour risques de guerre ».

Le surplus de

Frs : 2.019.223,77 a été réparti comme suit :

« 1.500.000, = dividende de 6 0/0 aux actions ;

« 367.228,31 aux parts de fondateurs ;

« 101.922,37 tantièmes statutaires ;

« 77.073,09 ont été ajoutés au report de Profits et Pertes de l'exercice 1913.

Frs : 2.019.223,77 Total.

Après cette répartition, les réserves provisions et reports de Profits et Pertes atteindront Frs : 27 millions 186.732,32.

Le paiement du dividende aux actions et aux parts de fondateurs aura lieu à partir du 15 avril aux Caisses de la Société, sous déduction des impôts, soit à raison de :

Frs : 7,20 pour les actions ;

« 2,33 pour les parts de fondateurs nominatives ;

« 1,79 pour les parts de fondateur au porteur contre coupon n° 2.

Le possesseur du brevet français N° 138631 concernant « Perfectionnement aux rasoirs-plumes » désirant entendre avec industriels français pour vendre la propriété du brevet ou céder des licences. S'adresser à la signature « Rennerfelt », S. Gumbell Annonce bureau, Stockholm, Suède.

LES CÉLÈBRES
VERRES
ISOMÉTROPS

FISCHER

VOIR PLUS CLAIR
PLUS NET
SANS FATIGUE

12, B^{is} DES CAPUCINES

Réparations immédiates

PARAISSENT
AUJOURD'HUI

Le 3^e fascicule de *La France héroïque et ses Alliés* (le plus bel ouvrage publié actuellement sur la guerre), par Gustave Gevrey, Léopold Lacombe, Louis Lemer, illustré de 22 gravures et d'une superbe planche hors texte (1 franc).

Le 14^e fascicule des *Cartes Larousse* (Atlas de la Guerre) qui contient entre autres deux intéressantes cartes de la région de Verdun (75 centimes).

Le n° 176 de la délicieuse collection des *Livres roses de la Guerre*, contenant les conditions d'un grand Concours ouvert à l'occasion des vacances de Pâques et doté de nombreux prix (10 centimes).

L'BRAIRIE LAROUSSE

13-17, rue Montparnasse, PARIS (6^e)
(chez tous les libraires et dans les gares).


La Pommade Philocombe Grandclément
EST UNIQUE AU MONDE

Détruit croûtes, pellicules, pelade, démangeaisons, empêche les cheveux de blanchir, de tomber, et, sans graisser, les fait repousser abondamment et sains après la 3^e friction. *Déodorant Phém.* En poste 2^{frs} 35. — 12 fr. les six pots. Adc. comm. au Laboratoire GRANDCLÉMENT, 50 GENEVE (Jura). ÉTRANGER : 2 fr. 90. — Les Six pots 15 francs.

Arthritiques
Diabétiques
Hépatiques

VICHY
CELESTINS

ÉLIMINE L'ACIDE URIQUE



LIP. LIP. HOURRA!



LA MONTRE
DE LA VICTOIRE

Les bons horlogers vendent les Montres
les Bracelets-Montres
et les Chronomètres

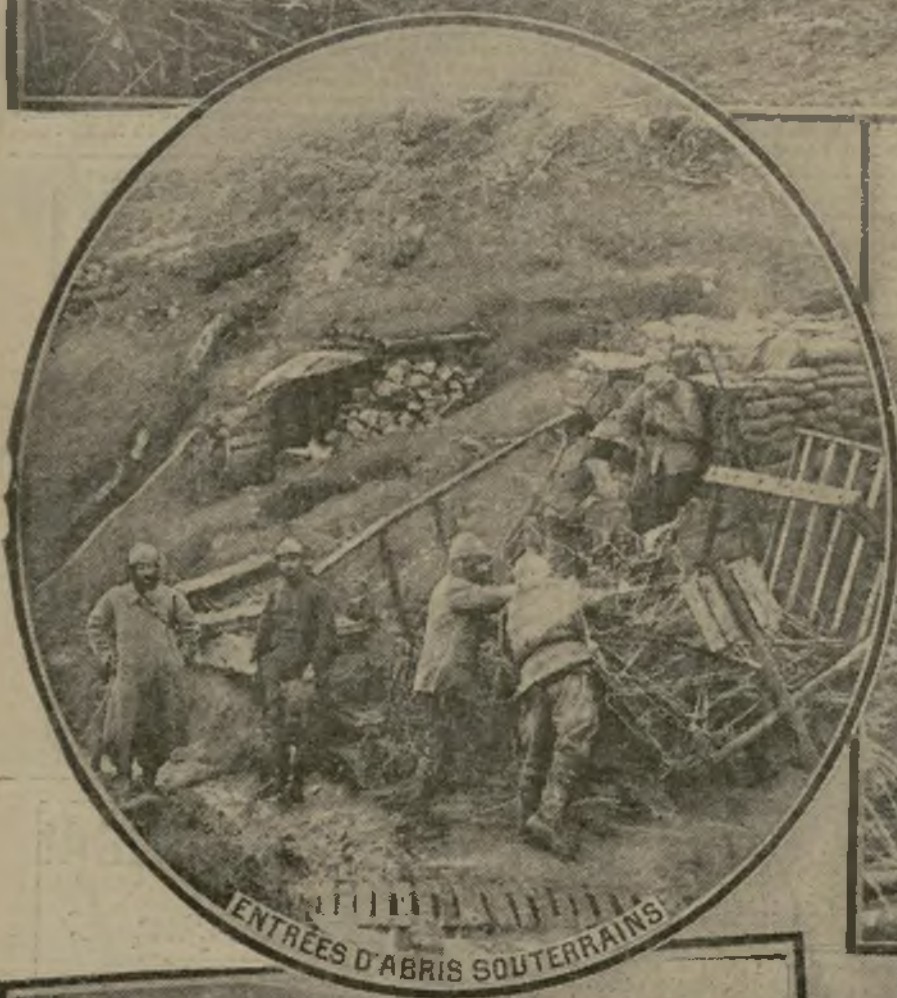
Exister sur tous les cadrons la Marque

LIP

TOUTE L'HYGIÈNE dans un Tube. Brosse brosse, 1^{re} 25. Détruit les germes et les parasites. — Paris, 11, rue de Valenciennes.

Le gérant : VICTOR LUYERBAUX.
Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volmard.

La confiance française, intacte, parmi les ruines



C'est au milieu des ruines et des terres bouleversées qu'autour de Verdun, ainsi qu'il a été justement déclaré par un neutre, « les poilus de la grande armée, non seulement sauvent la France, mais encore la civilisation tout entière ». Nos troupes inébranlables, dans ce chaos des choses, dans ces chers décors meusiens effondrés sous les coups de la mitraille, gardent intactes et sans brèche leur confiance héroïque, leur certitude d'être victorieuses.